

SITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

DE L'ATTITUDE
DE
JEAN-BAPTISTE
EN FACE DE JÉSUS

D'APRÈS
LES DONNÉES DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES
ET
DU QUATRIÈME ÉVANGILE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le mardi 23 juillet 1889, à 4 heures.

PAR
GEORGES BOISSONNAS



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1889

DE L'ATTITUDE
DE
JEAN-BAPTISTE
EN FACE DE JÉSUS

D'APRÈS

LES DONNÉES DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES ET DU QUATRIÈME ÉVANGILE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. SABATIER, Président de la soutenance.
MM. SABATIER, }
 STAPFER, }
 MASSEBIEAU, } Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

DE L'ATTITUDE
DE
JEAN-BAPTISTE
EN FACE DE JÉSUS

D'APRÈS
LES DONNÉES DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES
ET
DU QUATRIÈME ÉVANGILE

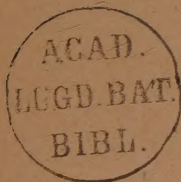
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le mardi 23 juillet 1889, à 4 heures.

PAR
GEORGES BOISSONNAS



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1889

DE L'ATTITUDE
DE JEAN-BAPTISTE
EN FACE DE JÉSUS

D'APRÈS

LES DONNÉES DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES ET DU QUATRIÈME ÉVANGILE

PRÉFACE

En étudiant de près la grande figure de Jean-Baptiste, une chose nous a frappé. Que devient cette figure lorsque, avec certains critiques, on supprime de son histoire plusieurs traits rapportés dans les quatre évangiles, tels que le baptême de Jésus par Jean-Baptiste et la scène qui l'accompagna, ainsi que les témoignages rendus par Jean-Baptiste à Jésus dans le IV^e Evangile?

Pour nous, la figure du précurseur devenait si pâle, son rôle perdait tellement de sa grandeur, sa vie, un si grand élément d'intérêt, que nous n'avons pu résister au désir de nous rendre compte des raisons qui avaient pu pousser la critique à mutiler ainsi l'admirable portrait que les récits évangéliques nous avaient tracé de Jean-Baptiste. Concentrant toute notre attention sur la partie la plus sérieuse du problème, savoir, la com-

paraison entre la relation des synoptiques et celle du IV^e Evangile, nous avons jugé à propos de donner ici le résultat de notre étude sur cette question.

Le sujet n'est pas neuf, le travail ne paraîtra peut-être pas très original, mais il n'avait pour but que de nous instruire et de nous éclairer. C'est là son droit à l'indulgence de tous ceux qui pourraient le lire.

INTRODUCTION

Avant d'aborder directement l'étude des Evangiles, qui nous amènera à connaître quelle a été l'attitude de Jean-Baptiste en face de Jésus-Christ, il convient d'indiquer nettement notre opinion sur les documents évangéliques, la position que nous prenons en face d'eux. La position que nous prenons vis à vis des évangiles est celle du lecteur pour qui les quatre écrits ont une valeur égale, et qui, avant tout examen, toute critique des textes, croit à l'historicité parfaite de tous les traits qu'ils rapportent. Il est évident qu'une telle opinion doit cependant avoir un motif, quand bien même elle existe antérieurement à l'étude attentive des documents ; et ce motif, que nous n'avons aucun scrupule à confesser, est en effet, la confiance, la foi, devrions-nous même dire, que nous avons dans les auteurs de nos quatre évangiles. Contemporains des faits qu'ils nous racontent, inspirés par un même esprit, exposant la même vérité, dont ils sentent tous la valeur, tels-ils nous apparaissent de prime abord tous les quatre, et ils sollicitent de nous la même confiance.

Mais une telle opinion n'entravé en rien la liberté d'examen ; et nous allons nous livrer avec une scrupu-

leuse bonne foi à l'étude de nos textes, remettant à cette étude le soin d'affermir ou de renverser les idées qui sont notre point de départ.

Or, le premier coup d'œil jeté sur nos Evangiles nous amène à constater la présence de deux types de narration bien distincts, dont l'un est représenté par les trois premiers évangiles, et l'autre, par le quatrième.

Nous avons dit deux types de narration distincts. En effet, tandis que les trois premiers évangélistes décrivent avec les mêmes traits une série d'événements qui souvent s'enchaînent de la même façon et qui ont été choisis dans le même but ¹, le quatrième, complètement indépendant des premiers, semble avoir eu pour but de ne pas confondre son œuvre avec la leur. Rarement il décrit les mêmes scènes, les mêmes événements, et pourtant qui oserait dire qu'il les ignore? Nous sommes en présence d'une source qui apporte de nouveaux éléments, et il faut la classer à part.

Ceci devient plus évident encore quand, après avoir comparé les faits relatés par les deux narrations, on en compare le style. De nouveau, la narration synoptique présente un caractère bien singulier : trois auteurs ayant le même style. Phénomène étrange, qui frappe immédiatement le lecteur qui compare entre eux nos trois premiers évangiles. Non pas que nous ne constations de profondes différences entre eux ; nous voudrions au contraire les marquer avec soin, et nous

1. De là le nom de *synoptiques* donné aux documents qui représentent ce type de narration, et dont nous nous servirons souvent.

étendre davantage sur ce sujet ; mais ce serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé, et du reste, ces différences n'échapperont pas au lecteur attentif. Mais de même que la similitude du plan et des événements saute aux yeux, la similitude des expressions, des termes, des tournures de phrases, s'impose de telle façon que nous pouvons dire, en un sens, que nous sommes en face de trois auteurs ayant le même style.

Avec le IV^e Evangile, au contraire, nous nous trouvons en présence d'un style tout différent, particulier à son auteur. Là encore cet auteur, après s'être efforcé de raconter autre chose que les auteurs des Evangiles synoptiques, semble avoir voulu parler autrement qu'ils ne l'avaient fait.

Dans la première narration, Jésus parle un langage populaire ¹ ; dans la seconde, il prononce des discours où sa pensée s'exprime en termes profonds qui réclament l'attention et l'intelligence de ses auditeurs.

Du reste, hâtons-nous de le dire, une pareille distinction entre les Evangiles ne doit pas étonner. Plusieurs hypothèses peuvent l'expliquer ; les énumérer serait trop long, et nous nous bornerons à exposer celle que nous croyons la plus probable. En ce qui concerne les synoptiques, nous dirons que le fonds commun à nos trois premiers Evangiles, c'est la tradition orale. Elle explique, comme l'a fait très bien remarquer M. Godet ², l'identité des expressions et des membres de phrases dans les

1. Remarquez la fréquence des paraboles et des sentences.

2. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de saint Luc*, 3^e édition, t. I, p. 63.

trois écrits, ainsi que ces séries de récits qui s'enchaînent de la même façon. On peut facilement se représenter les premiers prédicateurs choisissant les faits les plus frappants de la vie de Jésus pour les raconter, le plus souvent dans le même ordre et dans les mêmes termes.

Enfin, la tradition orale a de plus le grand avantage de nous faire comprendre les différences nombreuses que nous relevons dans nos trois Evangiles. Il est difficile d'admettre, en face de ces différences, que les Evangiles puissent dépendre les uns des autres, et qu'un auteur ait copié son devancier. Tandis que dans la tradition orale, ici nous citons M. Godet, nous trouvons « le moyen à la fois assez ferme et assez souple, assez élastique en un mot, pour expliquer sans violence ce mélange si étonnant de ressemblances poussées jusqu'à la conformité littérale, et de différences allant parfois jusqu'à la contradiction formelle qui caractérise nos trois récits ¹. »

Voilà donc pour ce qui concerne nos trois premiers Evangiles. Dans le quatrième, au contraire, nous trouvons une œuvre toute spéciale, absolument indépendante de la forme qu'avaient revêtue les récits rapportés par la tradition. L'auteur du IV^e Evangile, à nos yeux, connaît la tradition, et probablement aussi les premiers Evangiles, mais il a mieux à faire que d'imiter ou de copier. Il a sous les yeux un édifice littéraire, si nous osons nous exprimer ainsi, dont les pierres sont des paroles et des

1. Godet, *Saint-Luc*, t. I, p. 69.

actes authentiques du Sauveur. Pourtant, l'édifice est incomplet. Des paroles, et des plus précieuses, n'ont pas été utilisées, ou ont été oubliées par les premiers écrivains, paroles que ceux-ci avaient entendues sans comprendre, et oubliées parce qu'ils ne les avaient pas comprises. Dès lors, une grande tâche incombait à celui qui avait écouté, compris et retenu des paroles qui, pour n'avoir pas été populaires, étaient cependant des paroles authentiques du Sauveur. Cette tâche, c'était d'apporter toutes ces pierres précieuses pour compléter l'édifice qui devait être, à travers les siècles, le rempart de la foi.

Le IV^e Evangile complète donc les synoptiques, il ne répète pas ce qui a été dit, ou s'il le fait, dans quelques rares occasions, c'est toujours pour combler quelque lacune ; mais son but principal est de mettre en lumière ce qu'il sait et qui n'a pas été dit. Nous voulons être bref, et nous nous en tenons à ces courtes remarques qui suffisent pourtant, nous semble-t-il, à expliquer la différence profonde qui existe entre nos trois premiers Evangiles et le quatrième.

Nous avons décrit ce qu'un premier coup d'œil jeté sur les Evangiles découvre immédiatement. Regardons maintenant de plus près et attentivement. Une remarque plus sérieuse et plus grave que la précédente s'imposera à nous. Cette fois, revenant au sujet qui nous occupe, la personne de Jean-Baptiste, nous n'examinerons plus, dans les récits évangéliques, que les renseignements qui le concernent. Or, qu'arrive-t-il ? C'est qu'après un examen sérieux nous constatons, non plus

seulement des renseignements différents, ce qui après ce que nous venons de dire ne nous étonnerait pas, mais bien des détails qui semblent contradictoires. En effet, dans les synoptiques, Jean-Baptiste nous apparaît comme le plus grand des prophètes, et dans le IV^e Evangile nous reconnaissons en lui *presque* un chrétien.

Nul doute qu'une modification pareille dans le caractère d'un homme ne soit un problème à résoudre. Là n'est pas, du reste, la grande difficulté. Une modification dans le caractère d'un homme est chose fréquente, et entraîne bien souvent une modification de ses conceptions et même de son langage; — ce qui précisément nous frappe quand nous comparons les paroles du précurseur dans les synoptiques et dans le IV^e Evangile. Mais ce qui rend la question bien plus grave, c'est que, d'après les trois premiers récits, il ne semble pas que le caractère de Jean-Baptiste, du moins ses conceptions, aient pu se modifier beaucoup. En effet, vers la fin de sa vie, la mission qu'il confia à deux de ses disciples ne nous permet pas de dire que Jean-Baptiste fût autre chose qu'un prophète, ni que le prophète fût devenu chrétien.

Qu'allons-nous donc conclure? N'allons-nous pas être obligé de dire que dans le cas présent, il faut choisir entre les narrations, et accorder la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre? Ne faudra-t-il pas nier la valeur historique de l'un des documents? Tel est le problème qui se pose par la comparaison entre les deux narrations. La critique, comme elle l'a fait souvent en pareil cas quand il s'est agi du IV^e Evangile, ne parve-

nant pas à concilier les documents, a sacrifié l'historicité du dernier.

Remarquons-le, cependant. La plupart des théologiens ont eu trop de coup-d'œil pour rejeter absolument les données de la source à laquelle ils n'accordaient pas la préférence. De là, une méthode d'étude s'est imposée à eux, la méthode de contrôle. Tout ce qui dans le IV^e Evangile leur a paru pouvoir s'accorder avec la narration synoptique, ils l'ont accepté; et chaque fois que des contradictions leur ont paru irréductibles, ils ont repoussé la dernière relation. Un pareil procédé les a conduits, pour la plupart, à ne laisser subsister que bien peu de renseignements fournis par le IV^e Evangile, et nous avons dit combien, à nos yeux, le portrait de Jean-Baptiste y perd en intérêt et en grandeur.

Mais nous, que ferons-nous en présence du problème que nous venons de décrire? Nous avons déclaré que pour nous les documents évangéliques avaient tous la même valeur; il est évident qu'une telle déclaration exige de nous la conciliation des deux sources, dans tous leurs détails. C'est ce que nous allons tenter de faire. Nous partons, il est vrai, d'un préjugé, — oh! nous ne le nions pas; et si l'on venait au nom de la science nous en faire un reproche, nous répondrions : où sont les esprits libres de tout préjugé, et si nous en avons. que pouvons-nous y faire? En abordant la critique biblique, on apporte toujours et malgré soi un préjugé. Celui de croire que les Evangiles doivent être étudiés comme tout autre livre, et que leurs auteurs ressemblent à n'importe quel auteur, est-il plus favora-

ble à la découverte de la vérité que celui qui consiste à regarder ces livres comme l'expression la plus exacte et la plus complète d'une vérité historique qui est, en même temps, la vérité morale la plus haute et la plus pure. Nous préférons ce dernier préjugé, et nous disons, en plein accord avec Reynolds ¹ : de deux choses l'une, — ou bien l'auteur du IV^e Evangile est un homme qui dans un but apologétique et doctrinal modifie, avec mauvaise foi et pleine conscience de ce qu'il fait, le caractère et l'enseignement de Jean-Baptiste, et cela, ajoutons-le, dans le but de fortifier ou de faire naître la foi en celui qui est précisément la lumière et la vérité, — ou bien Jean-Baptiste, aux yeux de notre auteur, a été imparfaitement dépeint soit par Josèphe, soit par les Evangiles synoptiques, et lui qui le connaissait bien plus intimement, il nous a communiqué un portrait du précurseur à une certaine époque de sa vie, dont nous ne saurions pas la moindre chose sans lui.

De ces deux hypothèses, on comprendra que nous ne puissions accepter la première, car elle nous place en présence d'un phénomène moral absolument inconcevable pour nous. Ce phénomène est, il est vrai, compris par d'autres, nous le savons bien. On dit : il ne faut pas prêter aux auteurs de cette époque la conscience des historiens d'aujourd'hui. Serait-ce vrai ? Qu'on relise le prologue de Luc et le commencement de la I^{re} Epître de Jean. Du reste, il ne s'agit pas tant de savoir, dans le

1. Reynolds, *John the Baptist*, p. 27.

cas qui nous occupe, si l'auteur du IV^e Evangile a pu faire parler Jean-Baptiste autrement que celui-ci n'eût parlé, que de savoir si Jean-Baptiste n'a pas pu parler comme il parle dans le IV^e Evangile.

Enfin, disons en terminant, combien quoi qu'on en dise, le procédé qui consiste à opérer un triage entre les détails fournis par les diverses sources nous paraît offrir peu de garanties. La science, nous dira-t-on, ne peut procéder autrement. Combien nous le regrettons ! Peut-il être question de science là où l'on n'arrive à aucune conclusion, où l'on n'acquiert aucun résultat ? Pour opérer ce triage, comment faudra-t-il procéder ? En soumettant toutes les données au jugement de notre raison ? On connaît les résultats d'une telle manière de faire. Que d'arbitraire et que de variété dans les opinions exprimées !

Chercher à concilier les sources, tout faire pour atteindre ce but, et par conséquent pour expliquer les divergences, nous semble une méthode beaucoup plus scientifique. Ce doit être le premier mouvement, et le bon mouvement, en face de nos documents. N'est-il pas très naturel et très logique, en effet, lorsqu'il s'agit de pénétrer le caractère d'un homme, de chercher avant tout à concilier tous les détails qui peuvent nous éclairer sur lui, quitte à renoncer à cette conciliation si le résultat n'est pas satisfaisant.

De plus, quelle ne doit pas être notre prudence en face des textes où nous puisons, si nous tenons compte du peu d'éléments qu'ils nous fournissent pour nous éclairer sur la nature, sur les conceptions de Jean-

Baptiste, ainsi que sur les événements de sa vie. Combien il est indispensable de se rappeler, quand on fait de la psychologie intimement liée à l'histoire, l'influence que les événements peuvent avoir sur le caractère, sur les idées, bien plus, sur le langage d'un homme ! Il y a dans la vie tout un ensemble de facteurs qui comptent et ne peuvent être négligés. Sur un contemporain, nous pouvons suivre leur action, et les transformations qui en sont le résultat nous apparaissent toutes naturelles. Mais quand il s'agit d'étudier un homme de l'antiquité, nous nous heurtons à des difficultés sans nombre, qui proviennent uniquement de l'absence de quelques chaînons qui, nous faisant défaut, nous laissent en présence de contradictions apparentes. Ne nous eussent-ils pas manqué, au contraire, les contradictions tomberaient, les difficultés seraient aplanies, et nous ne serions plus en présence que de transformations ou modifications facilement explicables, survenues dans le caractère ou dans les idées de l'homme que nous étudions. Rendu prudent par ces considérations, nous ne pouvons renoncer à la conciliation sans l'avoir tentée.

PREMIÈRE PARTIE

JEAN-BAPTISTE PROPHÈTE DANS LES SYNOPTIQUES

CHAPITRE I

VOCATION

Dans le désert de Judée où il avait passé son enfance ¹, vivait Jean-Baptiste, fils de Zacharie. Il semble généralement que l'on s'imagine le jeune ascète retiré dans le désert, loin des siens ; mais le récit de Luc ne nous présente pas la chose ainsi. Par ces expressions : « L'enfant croissait et se fortifiait en esprit et vivait dans les déserts jusqu'au jour où il fut manifesté à Israël, » l'évangéliste a voulu indiquer que, tout jeune, l'enfant aimait à vivre à l'écart, dans la solitude voisine de sa ville natale ; quand l'enfant fut devenu un jeune homme, peut-être alors le désert devint-il sa demeure, mais on

1. Nous croyons avec Lightfoot (*Harmonia quatuor evangelistarum*, p. 318) que Jean-Baptiste vécut non loin de sa ville natale située dans le pays montagneux à l'ouest de la mer Morte, cf. Luc, I, 39.

se figurerait difficilement un enfant vivant dans la retraite, abandonné par les siens.

Si Jean-Baptiste vécut non loin de la ville habitée par ses parents, il serait intéressant de connaître cette ville ; malheureusement tout ce que nous pouvons savoir sur elle, c'est qu'elle était située dans un pays montagneux. On a voulu voir dans les mots « εἰς πόλιν Ἰούδα » ¹ la ville d'Hébron ou la ville de Jutta nommée dans Josué ², mais si l'emplacement de chacune de ces deux villes répond également bien à la donnée de Luc, rien ne nous autorise à nous prononcer en faveur de l'une plutôt que de l'autre. L'absence de l'article, dans le passage de Luc, ne nous le permet pas, et la seule traduction que nous estimions exacte est : « Dans une ville de Juda. » Luc aurait donc ignoré le nom de la ville.

Ce que furent pour Jean-Baptiste ces années passées au désert, nous sommes en droit de nous le représenter, si nous tenons compte de son caractère et de son activité. Certes il ne dut pas vivre dans une muette et vaine contemplation ni absorbé dans son ascétisme, mais dans le recueillement où l'on puise des forces, où le caractère se trempe, et où l'on attend que Dieu parle pour répondre : je suis là pour faire ta volonté. Au sud de Jérusalem et sur le plateau montagneux qui borde le désert de Juda, à l'ouest de la mer Morte, Jean-Baptiste vivait donc, portant le même vêtement que le prophète Elie, dont il devait être comme une incarnation. Ce vêtement était de poil de chameau ; une ceinture de cuir ceignait

1. Luc, I, 39.

2. Josué, XV, 55.

ses reins. Sa nourriture était celle des pauvres ¹, du miel sauvage et des sauterelles, les seuls mets que le désert pouvait lui fournir ; cela lui suffisait. Ici cependant nous ne sommes pas en présence d'un pauvre, mais d'un ascète.

On s'est naturellement demandé quelles influences avaient pu agir sur Jean-Baptiste. Personne n'ignore qu'à cette époque, aux environs de la mer Morte, se trouvaient des communautés esséniennes. Josèphe ² nous dit du reste qu'il s'en trouvait dans chaque ville de Palestine. Jean-Baptiste aurait-il donc été un disciple des Esséniens ? Pour nous, nous le nions absolument, et sans entrer dans de grands détails, voici les raisons qui nous poussent à rejeter le rapport entre le précurseur et les Esséniens.

Tout d'abord nous remarquons le silence très frappant du Nouveau Testament, sur les communautés esséniennes. On a bien relevé dans les enseignements de Jésus quelques points que l'on a rapprochés des doctrines esséniennes, mais on reconnaîtra sans peine que l'identité de certaines maximes s'explique parce qu'elles étaient déjà renfermées dans la Loi.

De plus, tels que nous connaissons les Esséniens par Josèphe, Philon, Pline l'Ancien, Epiphane et Hippolyte, certains points de leur morale et de leur vie montrent la grande différence qui existe entre eux et Jean-Bap-

1. La sauterelle est encore l'aliment de quelques mendiants en Egypte et des Bédouins, cf. Geikie : *The Life and Words of Christ*, p. 354. Dans le Lévitique, XI, 22 on trouve l'énumération des espèces de sauterelles qu'il était permis de manger.

2. Josèphe, *B. J.*, II, 8, 4.

tiste. Tandis qu'ils formaient des communautés dont les membres, vivant dans l'union la plus fraternelle, se gardaient avec le plus grand soin du contact avec le monde, Jean-Baptiste, tout en vivant à l'écart, conserve dans sa solitude le plus profond intérêt pour son peuple. Au temps marqué, il rompra avec l'isolement pour attirer les foules à lui par ses prédications, accomplissant ainsi une mission absolument étrangère aux Esséniens et condamnée formellement par leurs doctrines.

Les Esséniens sont ascètes, dira-t-on, et Jean-Baptiste l'est aussi. Mais rien dans leurs vêtements et dans leur nourriture ne rappelle l'habit de poil de chameau, le miel et les sauterelles qui sont les traits caractéristiques de l'ascétisme de Jean-Baptiste. Les Esséniens sont sobres et vivent dans la chasteté ; mais il n'est nulle part question d'un régime particulier, et rien ne nous indique qu'ils ne buvaient pas de vin et ne mangeaient pas de viande. Enfin, tandis que l'idéal pour eux était leur purification personnelle, nous verrons Jean-Baptiste, préoccupé de la purification de son peuple, se consacrer tout entier à son relèvement. Weiss ¹ avec raison fait aussi remarquer que Jean-Baptiste ne nous est jamais représenté comme réclamant du peuple le même ascétisme que le sien, de même que jamais il n'impose de devoirs extérieurs.

Entre Jean-Baptiste et les Esséniens, il y a donc tout au plus de lointaines analogies, mais l'ascète du désert

1. B. Weiss, *Das Leben Jesu*. Berlin, 1882, p. 297.

de Juda est plus près du royaume des cieux que les cé-nobites du désert d'Engeddi ¹.

Mais si Jean-Baptiste ne fut pas le disciple des Essé-niens, le fut-il du moins d'un homme, tel que ce Banus dont nous parle Josèphe, et auprès duquel l'historien juif vécut trois ans.

Rien ne peut nous le faire supposer; certes, à cette époque, Banus ne devait pas être l'unique solitaire, et Jean-Baptiste aurait pu être le disciple d'un homme dont le nom ne nous aurait pas été conservé; mais pour nous, nous ne le pensons pas.

Nul moins que Jean-Baptiste n'a l'air d'un disciple, et nul plus que lui ne donne l'impression d'une individualité qui s'est formée d'elle-même sous le regard de Dieu. Aucune autre analogie que celle de l'ascétisme ne peut être relevée entre Jean-Baptiste et Banus. Nous concluons donc à l'indépendance complète du précurseur à l'égard des influences qu'on suppose avoir agi sur lui; tout ce que nous pouvons accorder, c'est l'action exercée sur lui par ses parents, par son vœu de Naziréat ², et surtout par l'Esprit de Dieu qui le façonnait pour la tâche qu'il devait accomplir.

La quinzième année du règne de Tibère César, soit en l'an de Rome 782, si nous admettons, ainsi que cela paraît le plus probable, que Luc fait dater le règne de Tibère de la mort d'Auguste ³, « la parole de Dieu, nous

1. Consulter sur l'Essénisme l'ouvrage de M. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, et Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, t. II, 2^e édit.

2. Cf. Luc, I, 15.

3. Cf. Reynolds, *John the Baptist*, p. 529, note. — Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 454. — Godet, *Saint Luc*, t. I, p. 227.

dit Luc, fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, » littéralement : vint sur Jean ¹.

La manière solennelle avec laquelle Luc introduit le ministère de Jean-Baptiste est pour nous la preuve, disons-le en passant, que cette même année 782 vit Jésus inaugurer son ministère public. Luc se contente de nous dire que la parole de Dieu fut adressée à Jean dans le désert, sans nommer ce désert. Il est évident que c'était celui où il avait jusque là passé sa vie, c'est-à-dire, le désert de Juda, voisin de sa ville natale. Ainsi le temps du recueillement était écoulé, le serviteur était prêt à servir; Dieu le vit et Dieu parla. Il parla comme Il avait parlé aux anciens prophètes, et comme Il ne l'avait pas fait depuis environ quatre cents ans. Quelle solennité dans cette renaissance de la prophétie et dans ce terme plein de mystère : « La parole de Dieu fut adressée à Jean ²! » C'est qu'en effet l'homme à qui Dieu s'adresse dans le désert de Juda, c'est un prophète, le plus grand des prophètes.

Prophète, parcequ'en cet instant dont grâce à Luc la mention nous a été conservée, l'Éternel l'appela de la même manière dont il avait appelé Élie, Ézéchiél, Jérémie, Jonas, Zacharie.

Prophète, encore, parce que tandis que le prêtre est déterminé dans ses fonctions par les endroits, les saisons, etc., Jean-Baptiste va aller un jour ici, l'autre là, prêchant toujours.

1. Luc, III, 2.

2. 1 Rois, XVIII, 1; Ezéchiél I, 3; Jérémie, I, 2, 4; Jonas, I, 1; Zacharie, I, 1.

Prophète, parceque comme ses devanciers, il réveillera son peuple et ramènera les cœurs des pères vers les enfants, c'est-à-dire, que, selon l'excellente interprétation de M. Godet¹, en convertissant les enfants, il réconciliera avec eux les pères, ces ancêtres fidèles, un Abraham, un Jacob, qui s'étaient détournés d'eux à cause de leur incrédulité.

Revenons à l'appel de Dieu. Cet appel seul, avon-nous dit, suffisait à mettre Jean-Baptiste au rang des prophètes, et c'est ce que nous tenons pour le moment à faire remarquer; mais naturellement, ce mystérieux appel n'est pas du goût de tout le monde, nous voulons parler du monde des critiques.

Strauss, pour expliquer le début du ministère de Jean-Baptiste, croit pouvoir se passer de lui, et démontre que le jugement messianique devait paraître imminent à l'homme qui contemplait attentivement les signes des temps. Mais Weiss² répond avec raison qu'à des époques antérieures la situation du peuple juif avait été plus sombre encore, et que pourtant le salut n'était pas venu; il ajoute que quand bien même les parents de Jean-Baptiste auraient connu sa mission et que lui-même s'y serait préparé au désert, il a fallu, pour lui faire connaître le temps marqué pour commencer sa mission, recevoir un ordre de Dieu.

Renan³, évidemment, ne pouvait admettre une pareille intervention divine, et pour expliquer le début du

1. Godet, *Saint Luc*, t. I, p. 110.

2. Weiss, *Das Leben Jesu*, p. 300.

3. Renan, *Vie de Jésus*, xy^e édition, p. 99-101.

ministère de Jean-Baptiste, il a recours à l'hypothèse suivante : le peuple juif à cette époque était dans un moment de grande agitation, son imagination se reportait vers les anciens prophètes et se fixait naturellement sur le plus grand, Élie. On croyait généralement qu'Élie allait revenir et restaurer Israël. Jean-Baptiste, méditant dans la solitude le relèvement d'Israël, voulut imiter Élie.

Voilà qui est ingénieux, et véritablement Jean-Baptiste ne pouvait choisir un plus beau modèle que le censeur d'Achab et de Jézabel ; au moment dont nous nous occupons, il faut saluer comme un trait de génie cet esprit d'imitation qui fit sortir de sa retraite le précurseur du Messie. Mais vraiment nous contenterons-nous d'une telle explication, et Jean-Baptiste lui-même, pour parler comme il parla, put-il se contenter de la force que lui donnait ce désir d'imiter Élie ? Nous ne le croyons pas. Pourquoi donc en effet, alors qu'il pouvait prendre une influence considérable, semble-t-il s'efforcer de détourner de lui l'attention ? Pourquoi, lorsqu'on lui demande s'il n'est pas Élie, refuse-t-il de passer pour celui qu'il cherchait à imiter, et répond-il de la façon la plus humble : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert ? » M. Renan nous dira-t-il où sont dans la vie d'Élie ces appels à la repentance, cette annonce d'un Messie qui va venir, qui est là ? Élie juge et condamne, Jean-Baptiste, lui, ne présente le jugement que comme le châtiment de ceux qui ne se repentiront pas.

Ah ! certes, nous sommes loin de contester la ressem-

blance entre les deux prophètes, mais la ressemblance se trouve dans les caractères, c'est-à-dire dans ce qui ne s'imité pas. Jean-Baptiste est Élie, par la puissance de sa parole, par sa hardiesse et son courage, comme aussi par son découragement. Il est bien venu avec la force et la vertu d'Élie, mais son œuvre est différente, son but aussi, et son entrée dans la vie publique demeure inexplicable, si l'on n'admet pas que Jean-Baptiste, ou s'est cru, ou était réellement, un homme providentiel suscité par Dieu au moment favorable ¹.

Ce que fut l'appel de Dieu qui éleva Jean-Baptiste au rang de prophète, nous ne pouvons le dire ; fut-ce une voix intérieure, impérieuse et pénétrante comme celle que nous pouvons entendre quand Dieu réclame de nous un acte particulier ? Fut-ce au contraire une voix saisissable à l'oreille, Dieu prenant la voix humaine pour parler à son serviteur ? Nous ne nous prononçons pas, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'appel de Dieu fut clair et tout spécial. Ajoutons que, d'après le IV^e évangile, cet appel a été suivi d'une révélation qui confirme le rapport tout particulier qui s'établit alors entre Dieu et son prophète. « Celui qui m'avait envoyé baptiser d'eau m'avait dit : celui sur qui tu verras descendre et s'arrêter l'Esprit, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit. » Jean I, 33.

A l'appel de Dieu, Jean-Baptiste répond aussitôt en renonçant à la solitude ; il ne quitte pourtant pas le

1. Keim, *Jesu von Nazara*, t. I, p. 493.

Keim en cette occasion reconnaît parfaitement la nécessité d'admettre que Jean-Baptiste avait la conscience d'une mission divine.

désert, mais il abandonne sa vie recueillie pour parler à son peuple.

Jean-Baptiste se mit en effet à l'œuvre en prêchant dans le désert de Juda. Ce désert, nous l'avons vu, comprenait une partie des montagnes de Juda et s'étendait de Thékoua jusqu'à la mer Morte ; à l'extrémité nord de cette mer, au-delà du Cédron, il se reliait au désert de Jéricho, qui longeait le Jourdain ¹. De là, dans Luc, l'expression : « Il vint dans tout le pays des environs du Jourdain, » tandis que Matthieu dit simplement : « Il vint prêchant dans le désert de Juda. » Ce que nous pouvons en quelque sorte présumer, c'est que Jean-Baptiste ne dut pas descendre très au sud dans le désert de Juda. Nous le voyons toujours, en effet, s'écarter peu du Jourdain, se trouvant ainsi plus près de la Galilée.

CHAPITRE II

PROPHÉTIE ET BAPTÊME

Mais que venait dire ce prophète ? Après quatre siècles de silence, de quelle mission Dieu pouvait-il l'avoir chargé ? Écoutons-le parler. Matthieu ² semble nous

1. Cf. Meyer, commentaire sur Matthieu, revu par Weiss, p. 8. Keim, *Jesu von Nazara*, t. I, p. 484. Cf. Josué, XVI, 1.

2. Matthieu, III, 2.

avoir conservé bien intacte une des premières paroles du prophète : « Convertissez-vous car le royaume des cieux est proche (litt. : s'est approché). » Voilà bien, en effet, pourquoi Jean-Baptiste a quitté sa retraite. Le royaume de Dieu attendu depuis si longtemps, « rêve gigantesque, dit M. Renan, qui poursuivait depuis des siècles le peuple Juif et le rajeunissait sans cesse dans sa décrépitude, » ¹ allait se réaliser dans un temps bien prochain. Certes une telle prophétie pouvait faire tressaillir d'espérance Israël tout entier opprimé par les Romains, et froissé par eux dans ses croyances les plus chères. Aussi le peuple accourt entendre le merveilleux prophète, le seul jusqu'alors qui ait fait retentir pareille nouvelle. Quel autre en effet avait eu le privilège de saluer comme imminente l'approche du royaume messianique ? Mais si la grandeur du privilège accordé à Jean-Baptiste le place déjà au-dessus de tous ses devanciers, la conséquence qu'il tire de la proximité de ce royaume est aussi remarquable. Convertissez-vous donc, prescrit-il à tous ceux qui accourent. Faites pénitence ², rentrez en vous-mêmes et que vos vies attestent la sincérité de votre repentir. Avant que les cœurs des pères puissent être ramenés vers les enfants, ne faut-il pas que les rebelles soient ramenés à la sagesse des justes ?

Nous ne nous occupons pas ici de savoir quelles étaient à l'époque dont nous parlons les croyances messiani-

1. Renan, *Vie de Jésus*, 15^e édit., p. 51.

2. Matth., III, 8, Cf. Luc, III. 8.

ques, il nous suffit en effet de connaître quelles étaient celles de Jean-Baptiste. Or, nous venons de l'entendre prêcher l'approche du royaume des cieux, et la nécessité de la conversion ; un troisième avertissement du prophète va nous expliquer le pourquoi de cette nécessité.

« La cognée est déjà mise à la racine des arbres, tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ¹, » telle est la parole redoutable qui doit légitimer pour les foules l'ordre d'avoir à se convertir. Le royaume messianique approche, veut dire Jean-Baptiste, mais ce royaume est celui de la justice, et il procédera par un jugement pour lequel déjà, à l'heure qu'il est, tout est prêt.

Mais qui l'exercera, ce jugement ? Une dernière révélation était nécessaire, et Jean-Baptiste révéla le Messie. Le royaume messianique et le jugement sont proches, parceque le Messie va venir, et je suis son précurseur.

Ici remarquons que les Synoptiques ne mettent pas dans la bouche de Jean-Baptiste la citation d'Ésaïe XL ². « Une voix crie... », tandis que dans le IV^e évangile, le précurseur répond par la parole du prophète à ceux qui lui demandent s'il ne serait pas Élie. On ne peut nier qu'une telle réponse soit bien dans le caractère de Jean-Baptiste et paraisse très authentique dans le cadre historique où elle se trouve. Si donc, comme nous le pen-

1. Matth., III, 10 et Luc III, 9.

2. Meyer. Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu, revu par Weiss. Matth., III, 3, p. 82.

sons, Jean-Baptiste s'est appliqué le passage d'Ésaïe, il a eu la conscience d'être le précurseur du Messie ¹.

C'est là un nouveau titre de gloire, et un argument de plus en faveur de la révélation dont il dut être l'objet. En effet, l'évangéliste Marc, en rapprochant la citation d'Ésaïe de celle de Malachie, III, 1, prouve bien que l'opinion générale à cette époque rapportait au précurseur du Messie Ésaïe, XL. Voilà uniquement ce qu'il nous importe de retenir.

Qu'avons-nous besoin de savoir ce que pensent les critiques de notre époque sur le sens de ces textes? De nos jours, plusieurs critiques estiment qu'Ésaïe XL, 1-11, s'applique au retour de l'exil; cela n'est pas déjà si facile à prouver; et nous avons de la peine à penser que cette forme solennelle d'annoncer l'arrivée de Jéhova puisse s'appliquer à son retour avec le peuple ². Jéhova vient trouver son peuple; et sa venue, après laquelle on soupire, doit être triomphale. Aussi dans ce passage voyons-nous clairement exprimée une prophétie messianique ³, de plus nous y trouvons l'annonce d'une préparation qui devra s'accomplir avant que l'Éternel trouve la voie frayée quand il arrivera triomphant. Le passage de Malachie cité par Marc ⁴, bien plus catégorique encore à cet égard, présente l'arrivée de Jéhova comme celle d'un prince qu'un héraut précède.

1. Nous tenons ce fait pour un fait d'une importance capitale.

2. Nous admettons que dans Ésaïe il faille traduire : « Une voix crie : préparez dans le désert le chemin de l'Éternel », le parallélisme entre מְדַבֵּר et עֹרֵבָה nous semble exiger une pareille traduction.

3. Remarquer aussi cette expression : Toute chair verra sa gloire.

4. Marc, I, 1. Malachie, III, 1.

Enfin nul doute que, pour plusieurs de ses contemporains, Jean-Baptiste n'ait été le précurseur du Messie, frayant la voie à son maître ; et nul doute pour nous qu'il n'ait eu lui-même la conscience de ce rôle, puisque nous croyons à l'authenticité de cette parole dans sa bouche : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur ¹. »

Revenons à la prophétie de Jean-Baptiste relative au Messie. Elle réclame toute notre attention. Avant tout, rappelons la brièveté de ces fragments de la prédication du précurseur. Nous n'avons, de toute évidence, que des extraits puisés dans plusieurs de ses discours et recueillis parcequ'ils étaient plus frappants que d'autres. A-t-on bien groupé tous ces éléments ? Des pensées que nous voyons s'enchaîner dans les documents évangéliques, s'enchaînaient-elles ainsi dans les discours du précurseur ? Nous serions tenté de le nier, et nous prions le lecteur de tenir compte de cette remarque.

Tout d'abord, nous nous apercevons que la prophétie sur le Messie est mise dans les trois évangiles synoptiques en rapport avec le baptême de Jean-Baptiste, baptême dont nous nous occuperons tout à l'heure ². Luc seul présente la prophétie comme une réponse à la question que se posait le peuple « si Jean n'était pas le Christ ; » et malgré cela le troisième évangéliste comme

1. Il n'est pas inutile de remarquer que le Seigneur lui-même, dans son discours sur Jean-Baptiste, Matth., XI, 7-19 et Luc, VII, 24-35, rapporte à Jean-Baptiste la parole de Malachie, III. L'authenticité de ce discours n'étant contestée par personne, le témoignage de Jésus est concluant.

2. Matthieu, III, 11, 12 ; Marc, I, 7, 8 ; Luc, III, 16, 17.

les deux premiers fait précéder immédiatement la prophétie de cette parole : « Pour moi je vous baptise d'eau »... Alors il continue : « Mais il en vient un plus puissant que moi duquel je ne suis pas digne de délier la courroie des souliers, c'est lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu. » Voilà une première détermination, assez vague, il est vrai, mais qui ne peut que désigner le Messie, à cause de cette mention du baptême d'Esprit et de feu, et du sens de la réponse à la question du peuple. Cette première description du Messie indique le rôle miséricordieux qu'il jouera, si toutefois l'on nous accorde que le baptême de feu ne renferme pas une notion de jugement et de condamnation. Ceux qui ne partagent pas notre opinion, et ils sont nombreux ¹, se fondent sur le feu de la géhenne dont il est question plus loin pour affirmer que le baptême de feu est un châtiment. Quelque tentant que soit le rapprochement, nous ne l'acceptons pas et nous renvoyons au commentaire de M. Godet sur l'évangile de saint Luc pour justifier notre opinion ². Ainsi donc, dans cette première description, le rôle du Messie nous paraît un rôle bien-faisant. Le Messie lui-même n'est désigné que vaguement comme un plus puissant que Jean-Baptiste, comme un maître, dont celui-ci n'est que le serviteur ; quant au moment de sa venue, il est proche, mais Jean-Baptiste ne le détermine pas d'une façon précise.

1. Cf. Keim, *Jesu von Nazara*, p. 509 ; Néander, *Vie de Jésus*, trad. franç. de Goy, p. 85 ; Meyer, *op. citat.*, p. 90 ; Wabnitz, *Cours sur la vie de Jésus*.

2. Godet, *op. citat.*, t. I, 247 : M. Godet fait remarquer que πνεῦμα et πῦρ ne peuvent différer ici que par une nuance à cause du εἶς qui régit les deux substantifs, ensuite que le feu est ici opposé à l'eau et non à l'Esprit.

Mais voici que dans Matthieu et dans Luc ¹, à la suite de cette première description, vient un autre trait qui nous représente alors le Messie comme un juge. Est-il nécessaire d'admettre que ce nouvel élément fasse partie du même discours ? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que nous avons là un fragment d'un autre discours de Jean-Baptiste ².

Quoiqu'il en soit voici le nouveau trait : « Il (le Messie) a son van dans sa main et il nettoiera entièrement son aire. Il assemblera le froment dans son grenier, mais il brûlera la balle au feu qui ne s'éteint point ³. » Ici la description devient redoutable ; c'est le développement et l'explication du passage précédent, qui peignait la cognée déjà mise à la racine des arbres. Un juge arrive, et ce juge est un roi qui vient fonder son règne, c'est le Messie.

Son aire a besoin d'être débarrassée de tout ce qui l'encombre ; le froment gît au milieu de la balle, il vient l'en séparer. Pour cela il arrive avec son van dans sa main, et bientôt le triage sera accompli. On ne verra plus le bien livré au contact du mal, et l'impureté souiller la pureté. Dans un grenier, le froment entassé sera en sûreté, mais la balle brûlera au feu qui ne s'éteint pas. Évidemment ce jugement, dans la pensée de Jean-Baptiste, dépeint avant tout l'action du Messie au sein d'Israël ; mais comme dans une foule de prophéties, on peut trouver là un germe d'universalisme ⁴.

1. Cf. Matthieu, III, 12. Luc., III, 17.

2. On remarquera que l'évangile de Marc, qui a gardé le souvenir du premier trait, passe sous silence le second.

3. Nous lisons avec Meyer et Godet, διακαθαριεῖ au lieu de διακαθαίρει.

4. Il est marqué d'après M. Godet, par le δια de διακαθαριεῖ.

Une question importante se pose maintenant : doit-on confondre ici le Messie avec Jéhova?

Il nous semble peu probable qu'à ce moment Jean-Baptiste eût une idée claire à ce sujet. Dans le IV^e évangile, nous l'avons vu, il se donne bien pour celui qui aplanit le chemin du Seigneur ; de plus, le baptême d'Esprit et de feu est certainement une œuvre de Jéhova, de même que la purification de l'aire peut bien lui être rapportée ; mais d'autre part, Jean-Baptiste aurait-il pu, en parlant de Jéhova, dire : « Il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi ? » Aurait-il pu ajouter : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers ? » Plusieurs théologiens ¹ se refusent à le croire, et nous avons aussi de la peine à l'admettre.

Bien certainement, pour Jean-Baptiste, la venue du Messie est en un sens celle de Jéhova, car le Messie jugera au nom de Jéhova, et le règne qu'il fondera sur la terre sera bien le règne de Dieu lui-même, mais de là à identifier le Messie avec Jéhova, il y a une grande distance. Du reste, nous le répétons, les termes employés par Jean-Baptiste sont vagues, manquent de clarté, et nous ne verrions rien d'impossible à ce qu'alors il ne sût pas exactement lui-même qui serait le Messie. Évidemment, en recherchant ce qu'étaient les espérances messianiques à cette époque, on pourrait par analogie conclure à telle ou telle croyance pour Jean-Baptiste, mais un tel procédé n'a rien pour nous séduire. Un homme, et surtout un homme de Dieu, n'est pas lié for-

1. Keim, *op. citat.*, t. I, p. 511. Wahnitz, *Cours sur la vie de Jésus*.

cément aux croyances de son temps. Aux regards prophétiques, de nouveaux horizons se découvrent, et c'est grâce à cela que, dans l'histoire religieuse d'un peuple comme le peuple d'Israël, il y a une marche en avant, un développement ¹.

Cependant la prédication de Jean-Baptiste provoque une réelle émotion ; sa parole a une telle autorité que, sans faire de miracles ², il attire les foules, et tous ceux qui l'approchent, se retirent avec la conviction qu'ils ont bien véritablement contemplé un prophète. On accourt de Jérusalem, de toute la Judée, et de tout le pays aux environs du Jourdain. A l'ouïe de la proximité du royaume messianique, on tressaille d'espérance ; en entendant parler de jugements, tous les cœurs sont troublés ; et les consciences sont obligées de reconnaître la justice d'un pareil jugement. Quand l'Eternel s'approche, les rayons de sa gloire tombant sur le péché, troublent le pécheur, et déjà, à la parole de Jean-Baptiste, il appartenait de provoquer le sentiment du péché, de faire naître la repentance. Comme le dit M. de Pressensé ³, les deux grandes paroles qu'il apportait du désert résumaient les deux révélations capitales auxquelles aboutit toute la préparation évangélique : loi et prophétie, dénonciation du péché et promesse de pardon.

Faut-il attribuer à Jean-Baptiste le réveil de l'idée messianique ? Néander ⁴ ne le croit pas. Cette idée, dit-

1. Nous renvoyons pourtant ceux qui désireraient se renseigner sur les espérances messianiques à l'époque de J.-B. à l'ouvrage de Schürer : *Geschichte des Jüdischen Volkes*, t. II, p. 417-467.

2. Cf. Jean X, 41. Cf. Matthieu III, 5 ; Marc I 5.

3. De Pressensé, *Vie de Jésus*, 7^e édit. 1884, p. 303.

4. Néander, *Vie de Jésus*, édit. française, t. I, p. 73.

il, était un élément trop essentiel dans la théocratie, pour disparaître complètement. Du reste, sans chercher ailleurs que dans les Evangiles, on trouve plusieurs passages qui attestent l'existence de l'espérance messianique à cette époque, entre autres ceux où il est question d'Elie ¹, car l'arrivée d'Elie était toujours mise en rapport avec la venue du Messie. Mais ce que Jean-Baptiste réveilla, nous l'avons vu, ce fut le sentiment du péché, et son action sous ce rapport fut incomparable. Ce n'est pas à dire que la conscience de son imperfection et de ses fautes ne tourmentât pas Israël à cette époque; le succès même de la prédication de Jean-Baptiste est une preuve du contraire, et volontiers nous dirions avec Keim ² qu'elle nous donne une idée des désirs d'Israël ³. Le trouble des consciences à l'ouïe des paroles du précurseur nous est affirmé par les questions que la foule posait à Jean-Baptiste : « que ferons-nous donc ? » Une semblable parole attestait le sentiment bien clair chez tous ceux qui la prononçaient, de l'impossibilité d'entrer dans le royaume messianique avec un cœur souillé. Seuls les cœurs purs pouvaient voir s'établir ce règne sans crainte d'en être éliminés. •

Ici le précurseur nous montre une fois de plus quelle

1. Matthieu XVII, 10-13.

2. Keim, *Leben Jesus*, Zurich, 1875.

3. Cette conscience de la perversité morale existait certainement à cette époque. M. Baldensperger la montre dans les apocalypses d'Esra et de Baruch; et prenant ses précautions vis à vis de ceux qui pouvaient voir dans les passages qu'il relève une influence chrétienne, il se demande finement comment on pourrait supposer que le judaïsme fut incapable de pareilles conceptions; comment alors tant d'hommes comme un Jean-Baptiste, un Paul, etc. seraient sortis de ce peuple (*Das Selbstbewusstsein Jesu*, Strasbourg, 1888, p. 96 et 97.)

parenté étroite le rattachait aux prophètes ses prédécesseurs. Ce que vous devez faire, répond-il ¹ au peuple, ce sont des fruits convenables à la repentance. Plus de formalisme, s'écrie-t-il, en face des Pharisiens, l'Eternel hait les pratiques religieuses quand elles ne sont pas l'expression de la vie religieuse ². Accomplissez la loi, Il ne demande pas plus, mais Il ne veut pas moins, et cette loi tout entière se résume pour Jean-Baptiste dans les devoirs vis-à-vis du prochain : que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en a pas, que celui qui a de la nourriture fasse de même. Aux péagers, il dit : N'exigez rien au-delà de ce qui est fixé. Aux soldats qui, eux aussi, viennent lui demander : « que ferons-nous ? » Il répond : n'usez pas de violence envers personne, n'accusez pas non plus faussement, et contentez vous de votre paie. Ces soldats n'étaient évidemment pas des Romains. Ewald et Meyer pensent qu'ils étaient préposés à la police pour réprimer les querelles entre le peuple et les péagers, d'autres pensent que c'étaient des mercenaires d'Hérode venus de Galilée ³. Ce rapide examen de la prédication de Jean-Baptiste et des différentes classes de la société qui vinrent le trouver au désert, nous a pourtant montré suffisamment la grandeur de l'impression que le prophète avait produite sur ses contemporains, et la profondeur de la conception morale qui inspira ses appels à la repentance et à la

1. Luc III, 10-14.

2. Amos V, 21-22.

3. Voir, pour l'étymologie du terme *ευαγγελισται* : Reynolds, *op. citat.*, p. 260 et Godet, *saint Luc*, t. I, p. 244.

conversion. Ainsi que le peuple lui-même, nous nous sentons bien, en méditant ces appels, en face d'un nouvel Elie. Comme le censeur d'Achab et de Jézabel, Jean-Baptiste est un lutteur ; l'obstacle qu'il rencontre n'est plus, il est vrai, le cœur endurci d'un roi ou d'une reine, non plus que l'idolâtrie du peuple ; mais, comme le dit Haupt ¹, c'est la piété formaliste. Comment ne pas se rappeler les paroles de l'ange à Zacharie ² : « Il marchera devant Lui (Jéhova) avec l'esprit et la force d'Elie... afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé. » Voilà une définition admirable de précision et d'exactitude de la mission et du caractère de Jean-Baptiste.

Nous venons de voir comment Jean-Baptiste préparait la venue du royaume messianique qu'il avait annoncée comme imminente ; rappelons-nous maintenant que la justice et la grâce étaient la suprême beauté de ce royaume et de son roi, et qu'ainsi devaient s'accomplir la loi et les prophéties. La merveilleuse préparation accomplie par Jean-Baptiste devait donc, en même temps qu'elle troublait les consciences, faire naître une soif intense de grâce. Déjà il avait dépeint le Messie comme baptisant du Saint-Esprit et de feu, et cette seule annonce de grâce rappelait au peuple les plus belles espérances exprimées par les prophètes ; mais cette révélation était insuffisante ; elle manquait de clarté, et il restait à répondre à la soif de grâce qui tourmentait le peuple, par une promesse de pardon, positive et intelligible pour tous. Or, Jean-Baptiste cou-

1. Haupt, *Johannes der Täufer.*, Gütersloh, 1874, p. 19.

2. Luc 1, 17..

ronna toutes ses prophéties par l'annonce de ce pardon, et pour l'exprimer de la façon la plus positive, la plus intelligible et la plus bienfaisante, il institua le baptême, sa plus admirable prophétie.

En effet, ces foules émues, effrayées de leur souillure, soupirant après le pardon, il les baptisa dans le Jourdain après avoir entendu une confession des péchés, et ce baptême fut désigné par ces mots : « Baptême de repentance pour la rémission des péchés ¹. » La signification de cet acte est donc celle-ci : Celui qui avec un vrai repentir confessera ses péchés, recevra par le baptême le gage du pardon et de la purification, qu'il obtiendra effectivement par le baptême d'Esprit et de feu donné par le Messie. Nous croyons trouver dans Actes I, 5 une confirmation positive de ce que nous venons de dire. Cela ressort encore clairement du rapprochement que Jean-Baptiste fait lui-même entre son baptême et le baptême d'esprit.

De là une triple signification incontestable du baptême du précurseur. Il est un gage de repentance, une promesse de pardon et de purification, et enfin une prophétie annonçant le Messie et sa miséricorde. Ce troisième sens, que nous distinguons nettement dans les évangiles synoptiques, sera confirmé par le IV^e Evangile, et nous verrons que Jean-Baptiste, en instituant son baptême, savait de plus que le Messie qu'il annonçait serait manifesté par ce baptême à Israël. Retenons

1. Cf. Matthieu III, 11; Marc I, 4 et 5; Luc III, 16. Cf. Meyer *op. citat.*, p. 90. Remarquer dans Marc le *εἰς ἁγέσιν ἀμαρτιῶν*; dans Matthieu le *εἰς μετάνοιαν* indique simplement que le baptême avait été institué en vue de ceux qui se repentiraient. Nous repoussons la traduction d'Ostervald et de Segond.

ce dernier point qui aura son importance dans l'étude du baptême de Jésus.

Nous venons de remarquer la profondeur et la richesse de la cérémonie instituée par le précurseur. Avoir une signification étendue, c'est du reste le caractère de tous les symboles. Ne disons donc pas : le baptême était uniquement un baptême de repentance, ou seulement un gage de pardon, ou encore un moyen de manifester le Messie, et conservons toutes ces significations différentes du moment où nous les trouvons renfermées dans les textes que nous étudions. On a cependant voulu voir quelque chose de plus dans ce baptême : l'ensevelissement formel du vieil homme. Le baptême ne serait plus alors seulement un symbole¹.

Nous ne pouvons admettre cela, et avec Riggenbach nous croyons que ce serait donner un sens trop chrétien au baptême de Jean. On alléguerait à tort contre notre opinion la parole de Jésus à Nicodème : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit »..... Le baptême d'esprit seul rend la naissance à une vie nouvelle possible, tandis que le baptême d'eau laisse la volonté impuissante et ne peut être que la manifestation, chez l'homme qui le reçoit, de son désir de la purification. Mais, dira-t-on peut-être, le baptême est-il une création originale du précurseur ou bien existait-il avant lui, et le pratiquait-on seulement d'une façon restreinte ? On ne peut nier qu'avant Jean-Baptiste, la vertu purificatrice de l'eau était une croyance fermement établie, les ablutions des

1. Ainsi Haupt estime que le baptisé était pardonné et purifié.

Esséniens en sont la preuve, mais rien dans ces ablutions ne ressemblait au baptême. Plus rapprochée du baptême de Jean était la cérémonie par laquelle les Juifs recevaient les prosélytes. Ceux-ci avaient à satisfaire à trois exigences. L'une était le plongement dans l'eau, en vue de la pureté lévitique ; les deux autres étaient la circoncision et un sacrifice sanglant ¹.

Ce plongement dans l'eau était bien une sorte de baptême, il fut l'objet d'une discussion entre Hillel et Schammaï. Cf. Traité Pesakim, VIII, § 8. Mais il est facile de voir la différence énorme qui existe entre lui et le baptême de Jean-Baptiste.

Ce premier n'avait qu'une signification purement extérieure, ce n'était qu'une simple cérémonie. Le second au contraire était un acte plein de profondeur, à la fois témoignage, gage et prophétie. Il n'en faut pas plus pour comprendre comment le fils de Zacharie reçut le nom de Baptiste, et pour se rendre compte de l'originalité et de la grandeur de la cérémonie qu'il inaugura.

Nous déclarons donc que le surnom que reçut Jean ne vint pas simplement de l'importance qu'il donna au baptême des prosélytes. Aussi nul doute que dans la pensée de Jésus il n'eût fallu répondre à sa question : « Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes ? ² : » ce baptême venait du ciel. Ajoutons que, selon toute probabilité, ce baptême une fois reçu n'était plus renouvelé, ce qui marque encore une différence

1. Cf. Schürer, *op. citat.*, p. 569-573 et la *Didaché*, thèse de M. Paul Sabatier, Paris, 1885, p. 85.

2. Marc XI, 30, Luc XX, 4.

fondamentale avec les ablutions des Esséniens, ou celles de Banus qui les renouvelait, nous dit Josèphe, le jour et la nuit.

Ce qui peut nous expliquer la facilité avec laquelle le baptême de Jean fut compris et accepté par les multitudes, c'est en quelque sorte cette notion du baptême qui se retrouve dans de nombreux passages de l'Ancien Testament, et qui apparaît déjà dans ces lustrations qui commencent avec la promulgation de la loi. Exode XIX, 10 et suiv. Cf. Esaïe I, 16, IV, 4. Ezéchiel XXXVI, 25. Zacharie XIII, 1.

Cependant on peut exagérer la portée de ces passages et c'est ce que nous paraît faire Keim ¹.

Les théologiens discutent la question de savoir si le baptême de Jean-Baptiste était un baptême d'immersion. Nous croirions volontiers avec Riggenbach qu'il le fut. M. Godet, citant Hoffmann, fait remarquer que dans ce cas la préposition ἐν n'eût pu manquer devant βάπτει. Cf. Luc III, 16. Mais nous savons que celui qui se faisait baptiser descendait dans l'eau. Cf. Actes, VIII, 38, 39 ², que l'abondance de l'eau était chose nécessaire ³. En outre, le baptême des prosélytes étant un plongement du corps tout entier, par analogie on peut conclure que la cérémonie instituée par Jean-Baptiste devait être pratiquée de même. Du reste, le baptême chrétien fut lui-même à l'origine un baptême d'immersion ⁴.

D'autres théologiens pensent que Jean-Baptiste avait

1. Keim, *op. citat.*, t. I, p. 501, etc.

2. Cf. Justin martyr, *Dialogus*, 88 et 103, à propos du baptême de Jésus.

3. Jean III, 23.

4. Justin, *Apol.* 61, etc.

l'intention, par le baptême, de constituer comme un Israël nouveau ; les baptisés auraient été pour ainsi dire mis à part, consacrés. M. Sabatier ¹ ajoute que c'était un lien d'association provisoire entre tous ceux qui le recevaient. Cette opinion, rejetée par M. Weiss, qui allègue le silence de nos sources sur ce point, nous paraît avoir ceci de vrai, que quand bien même, dans la pensée de Jean-Baptiste, le baptême n'aurait pas eu ce but, en réalité il l'atteignit. D'une part, les disciples de Jean formèrent une sorte de secte qui se perpétua ; et de l'autre, ce fut dans les endroits où Jean-Baptiste accomplit son ministère que Jésus récolta les fruits de son travail. Cf. Jean, X, 40-42.

Nous venons de voir ce qu'était le baptême de Jean, et cela à la lumière des évangiles ; ajoutons que l'historien Josèphe ² parle lui aussi de ce baptême, mais le définit tout autrement. D'après lui, le baptême aurait eu pour but la purification du corps, après que l'âme du baptisé aurait été purifiée par la justice. En présence de cette conception différente, nous sentons fort bien la supériorité de la relation évangélique ; pour Josèphe, il est vrai, le baptême de Jean était loin d'avoir l'importance qu'il avait aux yeux des évangélistes, aussi éprouve-t-on le sentiment, en lisant le passage qu'il consacre au baptême, qu'il se borne à le mentionner puisqu'il parle de Jean-Baptiste et qu'il lui prête une signification voisine de celle des ablutions des Esséniens ou de Banus.

1. Encyclopédie, Lichtenberger, article *Jean-Baptiste*.

2. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5, 1 et 2.

En dehors des Evangiles, pour se rendre compte de la grande impression que produisit cette cérémonie, ainsi que de l'importance qu'on lui reconnaissait, il est intéressant de lire les passages suivants des Actes. Actes, I, 22 ; X, 37 ; XIII, 24 ; XVIII, 25 ; XIX, 3 et 4.

CHAPITRE III

LE BAPTÊME DE JÉSUS

Le baptême de Jean venait du ciel. Dieu seul en effet, pouvait inspirer au précurseur une cérémonie si riche en bénédictions et si profonde dans sa signification ; aussi l'action de Dieu se fit-elle rapidement sentir dans une œuvre qui était la sienne. De tous côtés, les foules se portèrent vers le Jourdain, elles ne venaient pas alors attirées par la curiosité, ou dans l'espoir de voir quelque miracle. Jean-Baptiste n'en faisait pas ¹, et c'est là ce qui faisait la grandeur de ce mouvement populaire. La foule accourait, parce que, pour un moment, les cœurs étaient troublés, les regards se tournaient vers le ciel, et qu'une soif de pardon et de paix tourmentait les âmes.

Ah ! bien certainement, dans cette multitude ² il n'y avait pas que des cœurs profondément troublés, beau-

1. Jean X, 41.

2. Matth. III, 5 et 7. Marc I, 5. Luc III, 7.

coup n'étaient qu'impressionnés ; beaucoup même ne faisaient probablement que suivre le mouvement.

Pharisiens et Saducéens par exemple se mêlèrent à la foule ; ils vinrent, eux aussi, au baptême de Jean ; ce petit détail ne laisse pas de doute sur l'étendue du mouvement populaire.

Mais vinrent-ils poussés par un besoin du cœur ? ou par politique ? ou encore par formalisme ? pensant, avec le baptême, compléter la série des actes qui faisaient d'eux les purs, les impeccables, sans avoir eu besoin pour cela de la vraie repentance. Nous penchons à croire que cette dernière raison fut celle qui les amena vers Jean, car les paroles qu'il leur adressa semblent le prouver ¹.

« Race de vipères, s'écrie-t-il à leur approche, qui vous a suggéré de fuir la colère à venir ? » Vous croyez par un simple baptême, sans repentance, sans volonté de faire le bien, être à l'abri de la colère divine ! Celui qui vous a inspiré une semblable idée est un serpent, dont vous êtes les dignes fils.

Venus pour le baptême, les Pharisiens et les Saducéens après un tel accueil et ces paroles sanglantes, ne semblent pas l'avoir reçu. Leur ruse dévoilée, ils se retirèrent immédiatement, c'est du moins ce que supposent ces paroles de Jésus. Luc. VII, 30.

« Les Pharisiens et les docteurs de la loi ne s'étant pas fait baptiser par lui, ont rejeté le dessein de Dieu à leur égard. »

1. Matthieu III, 7.

A propos du rapide succès de Jean-Baptiste et du développement de sa renommée, Strauss ¹ a cru devoir faire remarquer combien il était difficile que son influence se fût ainsi répandue, si l'on admet que son ministère a été très court. En effet, dit-il, à supposer que Jean-Baptiste ait prolongé son ministère après le baptême de Jésus-Christ, Jésus-Christ l'a certainement éclipsé bien vite ; ce ne serait donc pas le moyen d'expliquer la grande renommée acquise par le précurseur.

Nous répondons à cela qu'en supposant que Jean-Baptiste ait inauguré son ministère six mois environ avant le baptême de Jésus, cet espace de temps, quoique très court, nous paraît cependant suffisant pour expliquer l'influence et la popularité de Jean-Baptiste. Il faut tenir compte du peu d'étendue de la Palestine, de la haute personnalité du précurseur, et surtout de l'état des esprits à cette époque. Quel ne dut pas être l'enthousiasme des Juifs quand ils reconnurent en Jean-Baptiste un prophète ! Il ne leur fallait pas un bien long temps pour se rendre compte qu'ils avaient devant eux l'homme avec qui la prophétie, après une longue éclipse, reparaissait. Admettre que Jean commença sa carrière bien avant Jésus ne nous semble pas possible, et Strauss qui a le même sentiment présente à ce sujet des remarques que nous acceptons pleinement ².

1. Strauss, *Vie de Jésus* trad. Littré, 1853, t. I, 2^e partie, p. 359.

2. Strauss, *op. citat.*, p. 353. A propos de l'expression : *En ce temps là..* Math. III, 1. Strauss fait remarquer que la description de Jean-Baptiste faite par l'Evangéliste est si brève et a tellement pour objectif Jésus-Christ, qu'il est incontestable que Matthieu entend que Jean-Baptiste trouva promptement le terme et le but de sa mission dans le baptême donné à Jésus. Cf. le v. 13, l'expression : *Alors*. Nous avons fait le même raisonnement à propos

Jean-Baptiste, après avoir séjourné pendant un certain temps en Judée, se rapprocha du Jourdain. Ce fut là que Jésus, ayant quitté la Galilée pour suivre les foules qui allaient au baptême, rencontra le précurseur, son précurseur. Jean-Baptiste connaissait-il Jésus, Jésus, connaissait-il Jean-Baptiste? On a discuté longuement cette question; elle méritait l'attention de tous les critiques, mais la résoudre n'était pas chose facile, et la diversité des opinions émises le prouve surabondamment. C'est qu'en effet trois remarques compliquaient le problème. D'après le premier chapitre de l'Évangile de Luc, les deux personnages étaient parents, et les grandes révélations que Dieu avait accordées aux deux familles avaient été l'objet d'entretiens entre elles. D'autre part, deux passages des évangiles semblaient se contredire. Matthieu III, 14 et Jean I, 31. En présence de ces faits, les théologiens se sont partagés en deux groupes, ceux qui admettent des relations personnelles entre Jésus et Jean-Baptiste, et ceux qui les nient. Parmi les premiers, nous citerons Néander, Riggenbach, de Pressensé et Wabnitz. Parmi les seconds, Strauss, Weiss et Godet.

Pour concilier les passages de Matthieu et de Jean, voici les idées émises par les premiers théologiens; Néander estime qu'avant le baptême Jésus avait bien été révélé à Jean, mais que c'est par le baptême

de la solennelle introduction de Luc III. Pour Strauss il faudrait alors faire une distinction entre le baptême de Jésus et son début public. De cette façon, dit-il, l'influence de Jean-Baptiste se serait encore développée sans rival. Mais, ajoute-t-il, la supposition d'un pareil intervalle entre le baptême et le ministère de Jésus est absolument étrangère aux écrivains du N.-T. Nous nous réservons d'examiner plus loin cette question.

seulement qu'il le connut comme fils de Dieu. Riggenbach considère qu'au baptême, Jean fut tellement inondé de lumière qu'il se sentit pressé de dire : « Je ne le connaissais pas ; » il ajoute cette remarque : « Pour rendre témoignage que Jésus était le Messie, il ne suffisait pas d'avoir des souvenirs de jeunesse. » Enfin M. Wabnitz pense que l'expression : « Je ne le connaissais pas » dans Jean I, 31, signifie que Jean-Baptiste ne connaissait pas Jésus comme agneau de Dieu. Dans un entretien qui précéda le baptême, Jésus qui était alors déjà connu comme Messie par Jean-Baptiste lui serait apparu comme agneau de Dieu, rôle que le précurseur ne s'attendait pas à voir remplir par le Messie. Ainsi s'explique pour M. Wabnitz la parole de Jean I, 31.

Dans les opinions que nous venons de mentionner, bien des choses nous séduisent, et nous ferons notre profit de plusieurs remarques. Cependant, cette façon de concilier les deux passages embarrassants nous semble plus ingénieuse que satisfaisante ; aussi nous rangeons-nous du côté des critiques qui nient des rapports antérieurs au baptême entre Jésus et Jean-Baptiste. Avec Weiss ¹ nous disons : Jean-Baptiste ne pratiquait pas son baptême parce qu'il connaissait le Messie, mais afin que ce Messie fût manifesté ; et avec M. Godet ² nous croyons que, si Jean-Baptiste avait connu Jésus comme homme, il l'aurait connu comme Messie. Certes on peut s'étonner avec Strauss ³, si l'on admet la parenté

1. Weiss, *op. citat.*, p. 307.

2. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, 3^e édition, t. II, p. 159.

3. Strauss, *op. citat.*, p. 371.

entre Jean et Jésus et les grandes révélations dont ils avaient été les objets, qu'ils aient passé toute leur jeunesse sans se voir, tandis que Marie, enceinte pourtant, était allée voir Elisabeth. Mais nous estimons que nous sommes ici en présence d'un cas où tous les raisonnements et les remarques les plus sensées ne donnent pas le droit de dire : voici ce qui a dû se passer, ou bien : voilà un fait incompréhensible que nous devons écarter. Que savons-nous des raisons qui ont pu empêcher les jeunes gens de se voir, des circonstances dans lesquelles leur jeunesse s'est écoulée, de la situation des deux familles ?

Nous revenons donc à l'examen des textes. Jésus arrive confondu dans la foule. Lui aussi vient au baptême et le demande à Jean. C'est alors, nous dit Matthieu ¹, qu'un entretien commença entre lui et le précurseur, et que ce dernier chercha à s'opposer à ce baptême, réclamant au contraire pour lui-même, et comme un privilège, d'être baptisé par Jésus. Ce passage, à première vue, semble affirmer des rapports antérieurs entre les deux interlocuteurs, et vraiment ne prouve-t-il pas que déjà le précurseur avait reconnu en Jésus le Messie ? Nous ne le pensons pas. Ce qu'il prouve, nous le reconnaissons, c'est qu'à ce moment ces deux grandes âmes se pénétrèrent, que Jean-Baptiste acquiert la connaissance du Seigneur, mais, qu'on nous passe l'expression, seulement une certaine connaissance du Seigneur. Qu'on tienne compte ici, plus qu'ailleurs encore, de la brièveté

1. Matthieu III, 14. Remarquer les termes qui expriment la résistance opiniâtre de Jean-Baptiste.

du récit, (il saute aux yeux que de l'entretien que l'Évangéliste mentionne nous n'avons qu'un fragment), dès lors, une fois de plus, nous sommes tenus à une grande réserve. Sans recourir à cette opinion mise en avant par Riggenbach : que l'on peut admettre que le refus de baptiser venait d'une illumination soudaine du Baptiste, on peut se représenter avec infiniment de probabilité que, dans l'entretien qui eut lieu entre les deux personnages, la conscience si pure de Jésus, son âme sans tache, se révélèrent aux regards pénétrants de Jean, à ces regards qui avaient sondé tant de cœurs et qui les sondaient si bien.

À la vue d'une âme si différente de toutes celles qu'il avait appris à connaître dans les confessions qu'il entendait avant de baptiser, la conscience de Jean lui fit pressentir qu'il était en présence d'un être pour qui le baptême de repentance et la rémission des péchés n'étaient pas faits. C'est alors que dans son humilité, dont nous apprécierons de plus en plus la profondeur, à la vue d'une telle supériorité morale, il réclama pour lui-même, pécheur et imparfait, le baptême de la main de Jésus.

Encore une fois, nous nous gardons bien d'affirmer que c'est ainsi seulement que la scène s'explique, mais nous dirons à nos lecteurs : En toute sincérité, la scène ne peut-elle s'expliquer ainsi ? Telle est l'opinion de M. Godet ¹. M. Wabnitz pense que cette révélation de sainteté fut le résultat de la confession que Jésus dut faire pour être baptisé. Nous croyons que l'entretien put

1. Godet, *Saint Jean*, t. II, p. 159.

bien exclure la confession reconnue inutile par Jean-Baptiste, mais c'est là un détail insignifiant. Mentionnons cette remarque de Weiss : quand bien même Jean-Baptiste aurait connu personnellement, dès son enfance, le fils de Marie, il ne pouvait avoir la connaissance de sa justice que par son don de lire dans les cœurs ¹.

Cependant la résistance du Baptiste cessa en entendant cette parole du Seigneur : « Ne t'y oppose pas, pour le présent, car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. » Jésus fut donc baptisé ; les cieux s'ouvrirent alors et d'après Matthieu et Marc, il vit l'Esprit descendre sur lui, en même temps qu'une voix se faisait entendre, disant, d'après Matthieu : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection, » et d'après Marc et Luc : « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. »

Nous n'envisageons pas comme nécessaire, de suivre tous les théologiens dans leurs discussions à propos de ces variantes. Les Evangiles sont d'accord sur ce fait que l'Esprit descendit sur Jésus, qu'une voix du ciel, se fit entendre désignant Jésus comme le fils bien-aimé du Père, de plus la relation synoptique n'exclut en aucune manière le fait que Jean-Baptiste fut témoin de la descente du Saint-Esprit ². Mais nous avons à aborder une question bien plus grave et bien plus importante, qui pour ne pas rentrer absolument dans notre sujet, le touche de trop près, pour que nous puissions absolument la négliger.

1. Nous renvoyons au paragraphe sur le troisième témoignage l'étude de Jean I, 31.

2. Fait important pour la comparaison avec Jean I, 32.

Cette question est celle de la nécessité du baptême de Jésus. Pourquoi le Seigneur s'est-il fait baptiser? Lui, le Saint et le Juste, pouvait-il se mêler à la foule repentante? Qu'avait-il à confesser? Que signifiait son baptême? Jésus ne pouvait pas confesser des péchés qu'il n'avait pas commis, et par ce qui précède, nous avons dit que l'entretien avec le Baptiste avait dévoilé à celui-ci l'innocence du Seigneur. Encore une fois, pourquoi le baptême?

Il nous est impossible d'analyser toutes les opinions émises à ce sujet. Disons seulement que parmi les théologiens qui admettent une confession de la part de Jésus, plusieurs pensent à une confession des péchés de son peuple.

Ainsi Schenkel ¹ qui dit que le baptême pour la rémission des péchés, n'implique pas nécessairement le péché personnel, et que Jésus prit sa part des péchés de son peuple, faisant de la cause de ce peuple sa propre cause. Riggensbach, qui estime que le contact du péché de son peuple était le fardeau de Jésus, et que toute sa confession fut de déclarer qu'il était prêt à accomplir toute justice, c'est-à-dire, à rétablir la justice éternelle à la place des pécheurs, pour eux, et finalement en eux.

Une parole de Jean-Baptiste, mentionnée par le IV^e Evangile et que nous ne pouvons omettre ici, est pleinement en faveur de la confession que fit Jésus des péchés qui n'étaient pas les siens. Cette parole est :

1. Schenkel, *Jésus portrait historique*, traduit. française, 1865.

« Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ¹. » Oui, confesser les péchés du monde, ouvrir son cœur à Jean-Baptiste, pour lui dévoiler les trésors d'amour et de compassion qui le remplissaient, s'associer à ce peuple qui pleurait sur ses fautes, pour prendre sa part des péchés de ce peuple, péchés qu'il allait porter pendant tout son ministère et qui allaient le clouer sur la croix, quel premier acte digne de ce ministère, et digne de celui que les siècles allaient proclamer le Sauveur ! « C'est ainsi qu'il convenait d'accomplir toute justice, » étrange parole, étrange comme le baptême, étrange comme la croix, étrange comme le salut. Mais dans tous ces mystères une clarté éblouissante, lumineuse, qui nous aide à les pénétrer. Jésus fils de Dieu, Jésus fils de l'homme, Jésus amour et justice de Dieu.

Est-ce là tout ? Cette signification du baptême de Jésus, si profonde soit-elle, est-elle suffisante et complète ? Non, pour nous elle ne suffit pas. Jean-Baptiste, en instituant son baptême, savait, ainsi que nous l'avons vu, que par ce baptême le Messie serait manifesté, Jean, I, 31 ² et Jésus fut en effet manifesté, comme celui en qui le Père avait mis toute son affection. En venant au baptême, Jésus cherchait quelque chose, demandait quelque chose : « Étant baptisé, il pria ³. » Que demandait-il ? Une consécration. Et le Père entendit sa prière,

1. Jean, I, 29.

2. Comparer ce passage intéressant de Justin : « Le Christ s'il est né et s'il est quelque part est ignoré, il ne se connaît pas lui-même, et il ne possède aucune puissance jusqu'à ce qu'Élie venant, l'oigne et le rende manifeste à tous. » Contre Tryphon., VIII.

3. Luc, III, 21.

et sa voix répondit. Dès lors Jésus avait reçu sa consécration, et le rôle de Jean-Baptiste comme prophète prenait fin. Il allait maintenant devenir un témoin. Avant de passer à son rôle de témoin, retraçons en quelques mots le portrait que les évangiles synoptiques nous ont fait de son caractère de prophète.

Jean-Baptiste nous est apparu comme un prophète, plus même qu'un prophète, ainsi que le dit Jésus, Luc, VII, 26. Il avait en effet été lui-même l'objet des prophéties, il était apparu au seuil de la nouvelle alliance ; enfin, privilège infini, il avait manifesté le Messie. Cependant, avec tous ces éléments de grandeur incomparable, Jean-Baptiste, nous l'avons vu, est un homme de son peuple, de son temps, et l'épanouissement de la beauté morale telle que la pouvait produire l'ancienne alliance. Sous l'inspiration divine, il a annoncé le règne messianique et le Messie, il a parlé, mais il n'a pas toujours compris. Depuis le début de son ministère jusqu'au moment où nous sommes arrivés, la révélation s'est développée, précisée, mais à travers le souffle révélateur, qui n'anéantit jamais entièrement la personnalité qu'il inspire, nous avons senti l'Israélite qui aimait à s'appesantir dans ces tableaux messianiques sur le Messie, plein de force, d'autorité et de gloire, qu'il espère, qui viendra s'imposer et triompher de ses adversaires ; et tout cela, avec éclat et rapidité.

Tel nous est apparu Jean-Baptiste, instrument docile dans la main qui le conduisait ; profondément humain malgré sa grandeur ; admirablement humble parcequ'il était grand,

DEUXIÈME PARTIE

JEAN-BAPTISTE TÉMOIN DANS LE IV^e ÉVANGILE

CHAPITRE I

LE NOUVEAU RÔLE DE JEAN-BAPTISTE

Le baptême de Jésus avait marqué l'apogée et le terme de la carrière prophétique du précurseur. Jean-Baptiste allait maintenant devenir témoin. Ce rôle moins brillant assurément que le premier, puisque maintenant plus que jamais, Jean avait à détourner de lui les regards et l'admiration des foules pour les porter sur le Messie, ce rôle il devait le remplir avec autant de fidélité que le premier, et nous l'avons déjà vu, il était bien préparé pour le remplir.

Mais où trouverons-nous des renseignements sur cette période de son ministère? C'est ici que nous entrons au cœur même de la question qui nous préoccupe, et qui fait le sujet de notre travail. Pour nous, ce n'est plus

dans les évangiles synoptiques, qu'il faut chercher des détails sur l'œuvre subséquente du précurseur ; ces évangiles ne mentionnent en effet que son rôle prophétique, qui se termine avec le baptême du Seigneur. Ils cessent donc de parler de Jean-Baptiste, du moins de son activité après ce baptême. Tout ce qu'ils ajoutent, c'est le récit de son emprisonnement et de sa mort. De plus, Matthieu et Luc rapportent la mission dont Jean-Baptiste emprisonné chargea deux de ses disciples, lorsqu'il les envoya demander à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Mais ce sont là, comme on le voit, des détails étrangers à l'œuvre du Baptiste qui suivit le baptême de Jésus, et nous nous sentons pleinement en droit de dire, que ce n'est pas dans les évangiles synoptiques que nous trouverons des renseignements sur son rôle de témoin. Le seul document qui puisse nous servir pour le connaître, c'est le IV^e Evangile. Le IV^e Evangile, à l'inverse des Synoptiques, garde le silence le plus absolu sur le ministère de Jean-Baptiste avant le baptême de Jésus ; mais seul il nous éclaire sur la période qui suivit ce baptême. L'auteur ignorait-il ce qui précéda ? Non ; ce début est intentionnel, on en a tout de suite le sentiment. Le IV^e Evangile veut présenter Jésus comme la lumière déjà brillante ; il laisse donc de côté tout ce qui précède la manifestation du Messie. Soit dit en passant, comment ne pas penser à l'opinion que nous avons exprimée dans notre introduction, que l'auteur du IV^e Evangile passe sous silence tout ce qui lui paraît avoir été suffisamment mis au jour par les évangiles synoptiques !

Leur description du rôle prophétique de Jean-Baptiste était frappante et complète, peut-on dire, malgré la sobriété des détails ; le IV^e Evangile n'y revient pas, il a autre chose à faire ; le rôle de Jean-Baptiste comme témoin manquait, en effet, dans les trois premiers évangiles ; il se hâte de combler cette lacune.

Il nous reste à prouver que le dernier évangéliste met bien en scène Jean-Baptiste après le baptême de Jésus. Nous ne pouvons affirmer la chose, évidemment, que si nous trouvons une mention quelconque du baptême qui nous prouve son accomplissement. C'est ici que nous voudrions pouvoir nous dispenser de mettre le doigt sur les passages frappants qui démontrent le fait ; mais hélas ! les critiques nous imposent ce devoir, puisqu'il s'est trouvé des théologiens ¹ pour nier que, dans le IV^e Evangile, il soit fait mention du baptême de Jésus. Cependant nous serons bref, car il n'y a pas place ici pour une discussion utile.

Nous demanderons simplement s'il est possible de méconnaître la relation intime qu'il y a entre Jean, I, 32, 33, et le récit du baptême dans les Synoptiques ² ; de plus, comment ne pas remarquer que dans le dernier évangile, Jean-Baptiste connaît Jésus d'une façon toute particulière. D'où lui vient cette connaissance, sinon du fait qu'il s'est entretenu avec lui et que le Seigneur lui a été révélé ? Comment alors ne pas se rappeler le baptême ?

1. Keim, *Jesu von Nazara*, t. I, p. 530 et 535.

2. Reuss, *Nouveau Testament, Théologie Johannique*, p. 124. Ce théologien déclare impossible de nier que dans le v. 32, le IV^e Evangile fasse allusion au baptême,

Qu'on relise encore le v. 31. Le précurseur est venu : « baptiser d'eau afin qu'Il soit manifesté à Israël. » Pourquoi cette parole? Que signifie-t-elle, sinon que c'est par le baptême que le Messie sera dévoilé? Ce fait n'a-t-il pas encore eu lieu, alors nous allons évidemment le trouver rapporté plus loin, par l'auteur du IV^e Evangile. Mais non, nullement, et cela pour une bonne raison, c'est que le fait du baptême est un fait passé et connu de tous, grâce aux évangiles synoptiques. C'est à cette scène du baptême, dans laquelle les cieux s'ouvrirent, l'Esprit descendit sur Jésus, et la voix de Dieu le proclama son fils bien-aimé, que fait allusion Jean-Baptiste dans le IV^e Evangile ¹.

Or, les paroles rapportées par cet évangile, ont été prononcées le lendemain de l'ambassade racontée au v. 19; à ce moment, Jésus avait donc été baptisé, sans quoi il serait fait mention du baptême, et voilà pourquoi Jean-Baptiste peut dire au v. 26 : « Au milieu de vous se tient un homme que vous ne connaissez pas ². »

Nous affirmons donc que c'est après le baptême de Jésus que le IV^e Evangile met en scène Jean-Baptiste. Celui-ci par conséquent, s'il a réellement été témoin des choses que décrivent nos trois premiers évangiles, ne peut que rendre témoignage de ce qu'il a vu et proclamer l'avènement de la lumière du monde.

Voici en effet la première mention de Jean-Baptiste, dans le IV^e Evangile : « Il y eut un homme appelé Jean

1. Jean, I, cf. v. 32, 33, 34.

2. Ce fait est reconnu par un grand nombre de théologiens, entre autres par MM. Reuss, Reynolds, Haupt, Riggenbach et Godet.

qui fut envoyé de Dieu ; il vint pour être témoin, et pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui. » Pour le dernier évangéliste, et l'on peut facilement le comprendre, le rôle de témoin éclip-sait le rôle de prophète. Avant tout, pense-t-il, Jean-Baptiste est venu rendre témoignage ; comme prophète, du reste, n'avait-il pas été déjà témoin ? Pourtant quel ne devait pas être le contraste entre ces deux périodes de la vie du Baptiste ? Nous avons déjà dit que le dernier rôle appartenait à l'humilité, et dans ce sens, devenir témoin après avoir été prophète, c'était diminuer. Mais son œuvre comme témoin allait-elle au moins dépasser en résultats, ceux qu'il avait obtenus comme prédicateur de la repentance et prophète du Messie ? Là encore contraste, mais contraste douloureux ; l'action du témoignage devait être moindre que celle de la prophétie. Et si l'on s'étonnait de ce fait, qui ressort trop clairement de l'étude des Evangiles, nous dirions qu'un pareil contraste s'explique pourtant aisément.

Trembler à certaines heures pour son âme, sentir à l'occasion le poids de ses péchés, se repentir même, de telles impressions et de tels résultats de ces impressions s'obtiennent encore ; mais vouloir renoncer à ses fautes, être débarrassé de son péché, accepter son salut, c'est plus difficile que de se repentir.

Poursuivons maintenant l'étude du témoignage rendu par Jean-Baptiste à Jésus, puisque c'est ce témoignage qui a soulevé tant de discussion et tant d'opposition à l'historicité du IV^e évangile, et voyons si c'est à bon droit que l'on rejette son authenticité. Mais ayons tou-

jours devant les yeux la scène du baptême. La lumière qui l'éclaira ne pourrait-elle pas éclairer aussi ce point obscur de la critique, expliquer le contraste entre le langage de Jean-Baptiste dans le IV^e Evangile et son langage dans les Synoptiques ?

Nous ne saurions trop insister sur ce fait, que nous ne nous trouvons plus ici dans le même cadre que précédemment. Là une période de vie finissait ; l'homme dont nous nous occupons, après avoir poursuivi sa tâche et atteint son but, était arrivé au terme de sa course, en conservant dans son cœur, avec les clartés divines dues à son inspiration, des aspirations inhérentes à son humanité. Ces aspirations lui faisaient voir, comprendre et espérer comment un Israélite, fortement attaché aux croyances de son peuple, pouvait voir, comprendre et espérer. Mais voici, la lumière divine au moment où il couronnait son œuvre en consacrant le Messie, lui dévoile ce que jamais il n'aurait pu rêver. Le Messie, c'est le fils de Dieu, et le fils de Dieu, c'est le Saint qui accepte le baptême, confondu dans la foule des pécheurs et révélant par cet acte le but de sa vie. Lorsque nous donnons, c'est pour soulager, mais quand nous nous donnons, c'est pour sauver. Jean-Baptiste vit Jésus se donner, il comprit alors qu'il était en présence de celui qui ôte le péché du monde. Le jet de lumière qui pénétra alors l'âme du Baptiste allait transformer, avec sa carrière, plus que sa vie intérieure, mais ses pensées et même son langage. Pourtant le caractère de l'homme demeurera le même. Humilité et courage resteront ses deux grandes vertus ; et son judaïsme, son seul défaut. Ce chan-

gement qui s'opéra dans le Baptiste était si frappant que c'est lui précisément qui a soulevé la méfiance des critiques; mais nous sommes heureux de mentionner l'avis de Riggenbach et de Haupt ¹ au sujet de ce changement.

Pour le premier, le résultat du baptême de Jésus, c'est que Jean-Baptiste pourra parler comme dans Jean III, 30-35 etc... et Haupt, qui reconnaît la différence absolue entre la figure de Jean-Baptiste d'après les Synoptiques et celle que nous pouvons dégager du IV^e Evangile, l'explique par le changement que le baptême accomplit en Jean-Baptiste aussi bien qu'en Jésus. Il pense même que ce changement dans le précurseur est dû à l'impression de douceur que Jésus fit sur lui.

Tout d'abord, il convient d'indiquer à quel moment approximativement le IV^e Evangile met en scène le précurseur, car il ne nous suffit pas d'avoir indiqué que c'était après le baptême du Seigneur. Si le baptême est un fait accompli, l'est-il depuis longtemps ou depuis peu? Nous croyons qu'il n'est pas impossible de trancher cette question. D'après Jean I, 26, nous voyons que Jésus est encore inconnu au peuple. Jean-Baptiste seul le connaît, car rien ne nous force à penser qu'un autre que lui fut témoin du baptême. Bien au contraire, le silence des Synoptiques sur l'impression que n'eût pas manqué de faire une pareille scène sur les foules, nous explique ces paroles de Jean-Baptiste dans le IV^e Evan-

1. Haupt. *Johannes der Täufer*, p. 67.

gile. «... Un homme que vous ne connaissez pas » etc. Ainsi, Jésus n'a pas encore commencé son ministère.

Ne nous est-il pas permis alors de supposer, pour préciser un peu l'époque où nous nous trouvons, que le baptême est chose encore récente, et que nous sommes dans la période où Jésus se retira au désert ¹.

Quant au lieu où se trouve le Baptiste, il nous est indiqué par Jean I, 28. En supposant que le baptême de Jésus s'est accompli en Judée sur les bords du Jourdain, Jean-Baptiste aurait traversé peu après le fleuve pour s'établir en Pérée ². Quant au nom de l'endroit mentionné par Jean I, 28, est-ce Béthanie ou Béthabara ³? la question est obscure. Les manuscrits les plus autorisés portent Béthanie, il se peut que la variante Béthabara soit due à Origène. Quoi qu'il en soit nous ne savons où trouver l'emplacement désigné par ces deux noms.

1. Cf. Reynolds, *op. citat.*, p. 363.

2. Le terme : *au delà du Jourdain*, exprime toujours le territoire en dehors de la Judée proprement dite.

3. Cf. Reynolds, *op. citat.*, p. 362.

CHAPITRE II

LES TÉMOIGNAGES

§ 1. — *Le premier témoignage.*

Au delà du Jourdain, Jean baptisait, lorsqu'une députation, probablement envoyée par le Sanhédrin, vint de Jérusalem le trouver. Elle était composée de sacrificateurs et de lévites, c'étaient des Pharisiens dont la mission avait pour but de se renseigner sur la personnalité du Baptiste et sur la légitimité de son baptême. Cela semble bien prouver que cette députation appartenait au Sanhédrin ¹ dont le pouvoir juridique dans les questions religieuses était souverain ².

« Qui es-tu ? », lui demandèrent les envoyés. Ainsi la réputation du Baptiste avait pris une telle extension, que l'autorité religieuse sentait la nécessité de se renseigner sur l'homme qui exerçait une si grande action religieuse et un si grand prestige sur le peuple, afin de se rendre compte du but qu'il poursuivait. Cette démarche était un acte de prudence ; elle était respectueuse et marquait

1. Voir la thèse de M. W. Poulin : *L'attitude de Jésus-Christ en face des pouvoirs publics*, Montauban, 1888.

2. Cf. *Mischna, Sanhedrin*, I, 5.

une certaine confiance dans le précurseur. Cependant la présence du peuple était peut-être ce qui engageait à la discrétion les envoyés, car nous savons que pour avoir l'autorité morale, le sanhédrin ne se défiait pas moins de sa force.

Quoi qu'il en soit, la première question des envoyés fut : « Qui es-tu ? »

Ah ! si à cette heure Jean-Baptiste eût été ambitieux ; si après avoir cherché à jouer le rôle d'Elie, selon l'opinion de M. Renan, il avait eu le désir de jouer un plus grand rôle, en s'appuyant sur le peuple, l'occasion était belle pour lui de se dire le Messie. Le Sanhédrin aurait peut-être mal reçu sa réponse, mais à ce moment, la popularité du Baptiste pouvait faire envisager sans crainte au précurseur l'opposition de l'autorité religieuse. Mais Jean-Baptiste n'était pas un ambitieux, c'était un inspiré, et comme tel, il était humble autant que courageux ; aussi déclara-t-il : « Je ne suis pas le Christ. » « Qui es-tu donc ? » reprirent les envoyés. « Es-tu Elie ? » Par cette question, ils exprimaient la croyance, très répandue à cette époque, au retour du prophète ¹.

Encore une fois, Jean-Baptiste pouvait saisir l'occasion de passer pour Elie. Il ne le fait pas, et répond : « je ne le suis pas. » Serait-il alors le prophète ², le prophète attendu, personnage mystérieux, tantôt identifié à Moïse, tantôt même parfois avec le Messie ³ ? Mais comme Jean répondait encore non. « Qui es-tu donc ? »

1. Elle provenait d'une mauvaise interprétation de Malachie IV, 5. Cf. Matth. XVI, 14 et Marc VI, 15.

2. Deutéronome XVIII, 18.

3. Cf. Actes III, 22.

lui dirent-ils, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ; que dis-tu de toi-même ? »

Ce qu'est Jean-Baptiste, mais ne l'avons-nous pas vu, dès le début de son ministère ? Il n'est qu'une humble voix, une voix qui crie dans le désert : « Aplissez le chemin du Seigneur. » Cette parole, que nous avons trouvée dans les trois premiers évangiles, apparaît cette fois dans la bouche de Jean-Baptiste lui-même, comme réponse aux envoyés ¹. Par elle, il cherche à s'effacer, mais en s'effaçant, il se désignait comme le précurseur, obtenant ainsi une gloire préférable à toute autre. « Mais alors, reprirent les envoyés, de quel droit baptises-tu ? » Le Messie, le prophète, ceux-là peuvent baptiser ², mais à eux seuls appartient le droit de faire une semblable innovation, et de grouper autour d'eux les foules. Pour un homme dont la mission eût été moins positive que celle de Jean-Baptiste, et qui eût douté d'elle, répondre à une pareille question eût été bien délicat, car cette réponse pouvait avoir de graves conséquences. Mais Jean voyait devant ses yeux repasser la scène du baptême. Il entendait encore la voix du ciel consacrer le Messie ; enfin, il le savait là, le Messie, peut-être confondu dans la foule, peut-être encore au désert, et ce fut avec calme que, pour justifier son baptême, il répondit, employant une parole déjà prononcée autrefois presque dans les mêmes termes au temps de ses prophéties ³ :

1. Remarquer que dans le IV^e Evangile Jean-Baptiste dit bien : « Je suis la voix de celui qui crie » et non pas : Une voix crie dans le désert : Jean, I, 23. ἐγὼ φωνὴ βοῶντος ἐν τῇ ἐρήμῳ.

2. Cf. Godet, saint Jean, t. II, p. 145.

3. Ici nous empruntons la traduction de M. Godet dans son commentaire de saint Jean.

« Oui, je baptise d'eau; au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas, vous, c'est celui qui vient après moi, mais qui a été là avant moi; de la sandale duquel je ne suis pas digne de délier la courroie ¹. »

C'est là le premier témoignage rendu par Jean-Baptiste à Jésus. Arrêtons-nous un instant pour l'étudier; son importance nous en fait un devoir. Et d'abord, que signifie cette parole : « Celui qui vient après moi mais qui a été là avant moi? » Nous n'hésitons pas à dire que Jean-Baptiste fait mention de la préexistence de Jésus ²; en conservant dans le v. 27 les mots ὃς ἔμπροσθέν μου γέγονεν leçon dont l'authenticité ne fait pas de doute pour nous, nous avons cette phrase, répétée trois fois dans le chap. I du IV^e Evangile, phrase capitale, par conséquent, aux yeux de l'Evangéliste, et dont l'importance nous échapperait complètement, si nous n'admettions pas qu'elle exprime la préexistence du Messie. Du reste, l'imparfait nous oblige à adopter ce sens, et nous avouons ne pas comprendre les autres traductions que l'on a voulu donner. Mais alors, comment expliquer que Jean-Baptiste ait pu faire une pareille déclaration? Il n'y a qu'une seule explication possible à nos yeux : la scène du baptême. Dans les prophéties précédentes du précurseur sur le Messie, qu'avons-nous, en effet, remarqué? Quelque chose de vague dans les termes employés, un manque de précision dans la prophétie, et nous avons exprimé

1. Voir dans le commentaire de M. Godet, saint Jean, t. II, p. 146; la justification de cette traduction et particulièrement les raisons fournies pour le maintien du T. R. à propos de ὃς ἔμπροσθέν μου γέγονεν.

2. Ce fait est reconnu par plusieurs théologiens.

l'opinion qu'à ce moment, Jean-Baptiste pouvait ne pas avoir une idée très nette de la personnalité du Messie, et que, dans tous les cas, le manque de clarté dans ses paroles ne nous permettait pas de dire positivement qui devait être pour lui le Messie. Ici, tout au contraire, le précurseur connaît le Messie, et il le connaît comme un être préexistant, par conséquent, d'origine céleste. Il faut donc admettre un développement dans la révélation dont Jean-Baptiste avait été l'objet, et le baptême de Jésus n'est-il pas le meilleur moyen d'expliquer ce développement? nous n'avons pas discuté la réalité des signes qui avaient accompagné le baptême; nous n'avons pas à le faire, et nous avons seulement montré que les récits des Synoptiques ne se contredisaient pas. Cela contre Keim, qui prétendait que les différences entre les récits étaient le plus grand obstacle à l'historicité du fait. Mais maintenant que nous nous trouvons en face d'une parole qui révèle chez celui qui la prononça une notion toute particulière du Messie, nous constatons que les faits racontés dans les trois premiers Évangiles expliquent, de la façon la plus naturelle, le changement qui s'est opéré en Jean-Baptiste. Le précurseur a entendu cette voix qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. » Il a pu en même temps se rappeler des passages de l'écriture tant de fois médités par lui, comme Malachie III, 1 etc. Alors, portant ses regards sur celui que Dieu proclamait son fils, il contempla pour ainsi dire la sainteté de ce fils, d'autant plus rayonnante qu'il s'abaissait plus dans l'acte qu'il accomplissait. Un éclair de vérité, mais il faut le dire, d'une vérité qui dépassait

trop l'intelligence, les idées, les croyances du précurseur, jaillit dans son cœur, et il reconnut pour un temps le fils de Dieu, descendu du ciel; il entrevit la préexistence de Jésus qui se tenait devant lui.

Voilà toute la signification du premier témoignage que nous venons d'examiner. Le terrain où nous nous sommes placé pour le discuter, nous dispense de répondre longuement à cette question de la possibilité d'un tel témoignage. Mais si l'explication, fournie par le baptême ne suffisait pas, nous dirions que l'idée de la préexistence du Messie n'était pas étrangère au peuple juif, non plus que son origine supra terrestre. Comment alors s'étonner de la parole de Jean-Baptiste ¹.

Mais ceux qu'elle dut frapper d'un étonnement et d'une émotion bien légitimes, ce furent les envoyés. Ils venaient demander à Jean s'il n'était pas le Messie, et en faisant cette demande ils agissaient bien probablement non sous l'impulsion de leurs espérances ou de leur attente du Messie, mais comme nous l'avons dit, par prudence, et voici qu'après une réponse négative, en ce qui concernait sa messianité, Jean-Baptiste leur déclare solennellement que le Messie est là, encore ignoré, mais présent.

L'importance de ce premier témoignage devait perpétuer le souvenir du lieu où il fut prononcé. Par le v. 28 en effet l'Évangéliste montre bien quel prix il attachait à la parole de Jean-Baptiste. Ce premier témoignage serait-il dû peut-être au désir que l'auteur

1. Strauss convient de la possibilité d'une telle parole; — Cf. *op. citat.*, t. I, p. 384; — Cf. Wabnitz, *Cours sur le judaïsme et sur la vie de Jésus*; — Cf. Schürer, *op. citat.*, p. 431.

avait de prouver, plus positivement que les Synoptiques, la divinité du Sauveur ? Aurait-il alors inventé ce témoignage ? Nous répéterons ici ce que nous avons dit dans notre introduction : nous ne pouvons concevoir un auteur dont toute l'œuvre porte un cachet de sainteté et de foi incomparable, altérant la vérité, même dans un but élevé, et pour une cause qui n'avait pas besoin de semblables moyens pour gagner le monde.

Qu'on relise attentivement les versets dont nous venons de nous occuper, ce récit si plein de vie, de couleur, de détails précis qui encadrent les paroles de Jean-Baptiste. Qu'on ferme alors les commentaires, que tout d'abord on laisse de côté notre travail, et après cela en toute sincérité que l'on se pose cette question : Où faut-il établir la ligne de démarcation entre l'invention et l'histoire ? et l'on sera, croyons-nous, fort embarrassé de trancher la question. De plus, nous l'affirmons, si on venait à la trancher, on nous présenterait un phénomène littéraire, joint au phénomène moral dont nous avons parlé plus haut, et unique dans toute la littérature. Non, séparer ce témoignage de Jean-Baptiste du récit qui l'introduit et qui l'encadre, est chose impossible ; et réjouissons-nous de ce que l'auteur du IV^e Evangile n'avait pas à chercher autre part que dans l'histoire les arguments apologétiques qu'il voulait.

§ 2. — *Le deuxième témoignage.*

Jean-Baptiste venait de recevoir la députation du

Sanhédryn. Il lui avait révélé l'existence du Messie et sa grandeur, et voici que le lendemain Jésus apparaît, se dirigeant vers lui. Nous avons supposé que la scène précédente pouvait se passer pendant l'absence de Jésus retiré au désert, pour y être tenté, nous disent les Synoptiques. Jésus cependant pouvait être déjà de retour du désert et s'être alors réellement trouvé au milieu de la foule; ce qui rendrait encore plus saisissante la parole de Jean-Baptiste, v. 26. Sinon on peut admettre que le lendemain après le premier témoignage fut bien le jour exact de son retour. D'après la tradition, la tentation aurait eu lieu sur la montagne, nommée à cause d'elle, montagne de la Quarantaine, un peu au nord de Jéricho. Rien ne s'oppose à ce que nous acceptions cette tradition. La montagne de la Quarantaine n'était pas très éloignée du Jourdain, une vingtaine de kilomètres l'en séparait, et pour rejoindre Jean-Baptiste, Jésus n'avait qu'à traverser le Jourdain au gué de Jéricho.

A l'approche de Jésus, Jean-Baptiste n'avait peut-être autour de lui que ses disciples. Apercevant le Seigneur et le reconnaissant, il dit : « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Ce fut là son second témoignage. Bien différent du premier, il était tout aussi profond. Posons-nous d'abord cette question : Quel est le sens de cette parole? Avec Reuss¹ nous disons que l'article devant ἄμνος, indique une notion connue. Que rappelait donc la parole de Jean-Baptiste? Nous ne

1. Reuss, *Nouveau Testament, Théologie johannique*, p. 125.

voyons pas autre chose que le chapitre LIII d'Esaïe ¹, chapitre plein de mystère pour les Juifs, mais d'autant plus connu qu'il était plus mystérieux. L'allusion nous semble frappante. Jean-Baptiste, prophète qui se nourrissait des prophètes ses devanciers, ayant cité Esaïe XL, ne pouvait ignorer Esaïe LIII. Où trouver dès lors une meilleure explication des termes qu'il emploie en parlant de Jésus? Que voulait-il dire en parlant d'un agneau qui ôte le péché, s'il ne faisait pas allusion à celui qui, dans le prophète, expie des iniquités qui ne sont pas les siennes pour procurer la paix au vrai coupable. Reuss considère le rapprochement comme évident, mais à côté d'un élément emprunté à Esaïe, il en distingue un autre, tiré du rite pascal. Les notions de porter et ôter ne sont pas les mêmes, dit-il. Cette remarque ne nous semble pas juste dans le cas présent, car si l'agneau, dans le prophète, porte les iniquités des coupables et les expie pour eux, il est évident qu'il les délivre de ce poids. Donc, en portant, il ôte. Quant à l'emprunt fait au rite pascal, certes nous le remarquons; mais il se retrouve dans Esaïe lui-même. Jean-Baptiste a pu, par conséquent, ne faire allusion qu'à Esaïe LIII. Du reste, la remarque de Reuss, à propos du rite pascal, a simplement pour but de montrer que la parole que nous étudions est une déclaration essentiellement chrétienne; et c'est ici que nous rencontrons cette fameuse objection : Jean-Baptiste parle comme un chrétien, et cela n'est pas possible. Son passé, à la rigueur, pourrait

1. Il est intéressant de lire Esaïe LIII dans les LXX, et d'étudier les termes grecs employés.

n'être pas un obstacle ; mais l'avenir qui l'attend exclut la possibilité d'un témoignage aussi chrétien ¹. L'objection est sérieuse, et nous vient de bouches autorisées. Parler de Jésus comme de l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, c'est annoncer les souffrances du Messie et voici Schenkel ² qui déclare que la vision de Jean-Baptiste dans le IV^e Evangile, ainsi que ses prophéties sur le Messie souffrant, marquent une tradition postérieure ; il rejette tous les détails fournis par le dernier Evangile, n'accepte que ceux des Evangiles synoptiques, et termine en disant que, si Jean-Baptiste avait prononcé de telles paroles, il se serait rangé parmi les disciples de Jésus. Voici Strauss ³ qui, s'appuyant sur le doute exprimé plus tard par Jean-Baptiste, déclare que ce doute eût été impossible, s'il eût reconnu en Jésus le Messie souffrant. De plus, jamais Jésus n'aurait déclaré Jean-Baptiste au-dessous du plus petit dans le Royaume des cieux. Le IV^e Evangile a donc exagéré les révélations de Jean-Baptiste, et nous ne pouvons, conclut Strauss, savoir ce qu'il y a d'historique dans ce qu'il nous raconte. Enfin mentionnons encore Wendt ⁴ qui montre que la relation du IV^e Evangile est exclue par celle des Synoptiques, et qui reproduit les remarques de Strauss, etc.

En citant les objections de ces théologiens, nous

1. En parlant ainsi on fait allusion au doute de Jean-Baptiste dans sa prison.

2. Schenkel, *op. citat.*, p. 24, 46, 47.

3. Strauss, *op. citat.*, p. 383-385 et 402.

4. Wendt, *Die Lehre Jesu*, t. I, p. 311-316. Voir notre chapitre sur le doute de Jean-Baptiste.

croyons avoir résumé les plus sérieuses que l'on pouvait faire et qui ont été reproduites par les autres critiques. Mais maintenant qu'il nous faut nous prononcer sur elles, nous dirons que, quelque intéressantes qu'elles nous paraissent, nous ne les trouvons pas justes, et pour cette seule raison, qu'elles reposent toutes sur un raisonnement qui nous semble faux.

Jean-Baptiste parle en chrétien, dit-on. Voilà ce que nous contestons précisément. Si, pour être chrétien, il n'est pas besoin d'ajouter un seul mot aux paroles de Jean I, 29, encore faut-il, pour être chrétien, savoir toute la portée que renferme une telle déclaration. Jean-Baptiste ne la connut pas à ce moment. Gardons-nous de donner un sens trop chrétien aux expressions, et de les juger d'après nos idées et nos croyances actuelles. Voilà ce que les théologiens que nous critiquons ont fait, et ce que nous leur reprochons d'avoir fait. Il y a dans les mots du Baptiste, nous l'accordons, le témoignage indéniable d'une lueur de vérité qui l'éclaira alors ; mais nous ne voyons qu'une lueur de vérité. Pour Jean-Baptiste, dit Haupt, ces paroles n'avaient pas le même sens que pour nous ; la juiverie, ajoute-t-il, ignorait ce qu'étaient les douleurs du Messie. Voilà pourquoi les termes employés par Jean-Baptiste, si clairs pour nous parce qu'ils ont été expliqués par l'histoire, ne l'étaient pas alors, même pas pour celui qui les prononçait ; du moins ignorait-il toute la richesse de leur signification.

Cependant, pour justifier maintenant l'authenticité des paroles du v. 29 dans la bouche du précurseur, encore

faut-il expliquer dans quel sens Jean-Baptiste pouvait les prononcer. Car si nous admettons l'inspiration directe, nous repoussons absolument une inspiration qui se servirait de l'homme comme d'un instrument inconscient.

Si nous pouvions croire que Jean eut pleinement compris le chapitre LIII d'Esaië, nous aurions assurément bien de la peine à refuser au v. 29 un sens tout chrétien, mais pour avoir emprunté certaines expressions au prophète, en les modifiant légèrement, il pouvait ne céder qu'à l'impulsion de cette sorte d'instinct qui guide sans qu'on s'en rende compte, et qui, avec l'aide de Dieu, permet de formuler, en termes immortels, une vérité qui ne saurait être mieux exprimée. N'est-ce pas là le triomphe de la littérature évangélique. De plus, comme tout homme qui se nourrit de la pensée d'un autre, Jean-Baptiste, cherchant à exprimer ce qu'il sentait et comprenait, pouvait rencontrer dans Esaië l'image la plus heureuse pour traduire sa pensée. Qu'il ait retenu les paroles frappantes du prophète, rien de plus naturel ; mais qu'il ait pu les comprendre et les répéter en leur donnant le sens que l'histoire a ratifié, rien de plus improbable. Or, voici selon nous le sens que ces paroles : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, » pouvaient avoir pour Jean-Baptiste.

Dans l'entretien qui précéda le baptême de Jésus, et qui fut peut-être la confession que fit le Seigneur des péchés de son peuple, la sainteté du Sauveur, avons-nous dit, rayonna pleine de douceur et de beauté, et Jean, pénétré de respect et d'admiration à la vue de

tant d'humilité jointe à une grandeur morale aussi haute, eût voulu ne jamais baptiser celui dont il se reconnaissait indigne de délier la courroie de ses souliers ; et auprès duquel il se sentait un pécheur. N'était-il pas vraiment l'agneau de Dieu, ce Jésus, plein de douceur, d'humilité et d'amour, et si jamais les prières d'un homme de Dieu ont pu préserver des pécheurs du châtiement divin, la volonté de purifier son peuple chez cet être parfaitement saint et dont la conscience, selon la belle expression de Keim, était une conscience « sans cicatrices » ne devait-elle pas s'accomplir ? Pour l'amour de Jésus, Dieu n'accomplirait-il pas des miracles afin de purifier le peuple d'Israël.

De telles pensées ne furent-elles pas celles de Jean-Baptiste au moment dont nous parlons ? Pour nous, nous le croyons, et c'est ainsi que nous comprenons qu'il ait pu dire : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »

Vouloir trouver dans ces paroles l'annonce de la mort expiatoire du Sauveur, loin de nous paraître nécessaire, nous semble contraire à toute vraisemblance ; mais que nous ayons de la peine à nous dégager de nos idées chrétiennes en présence du v. 29, rien de plus naturel, car sans l'inspiration divine, jamais on n'aurait peut-être pu caractériser aussi merveilleusement en quelques mots, Jésus et son œuvre.

Après ce témoignage, Jean-Baptiste rappela les paroles qu'il avait prononcées au v. 27 et ajouta : « Pour moi je ne le connaissais pas, mais je suis venu baptiser d'eau afin qu'il soit manifesté à Israël. »

Ces paroles nécessitent deux remarques. La première porte sur la contradiction qui semble ressortir de la comparaison de ce passage avec Matthieu III, 14, verset que nous avons étudié plus haut. De nombreuses opinions ont été émises à ce sujet. D'après Schenkel, le passage de Matthieu aurait été écrit dans un but apologétique ¹. Disons à ce propos que le but apologétique, au dire de bien des critiques, est poursuivi par l'auteur du IV^e Evangile bien plus encore que par les autres. Il est vraiment dommage alors qu'il ne se soit pas approprié le passage de Matthieu ; c'était si facile, et ce Jean-Baptiste s'inclinant devant Jésus, demandant à être baptisé par lui, eût été une si belle glorification du Seigneur dans son évangile.

Quant à la deuxième remarque, elle porte sur l'explication que Jean-Baptiste donne ici de l'institution de son baptême. Il n'est pas nécessaire d'y voir une contradiction avec cette définition du baptême, comme « baptême de repentance pour la rémission des péchés. » Seulement son but suprême était de manifester le Messie. Le baptême qui le prophétisait, qui le promettait devait encore le consacrer et le manifester.

Deux versets nous restent à mentionner pour clore le deuxième témoignage de Jean-Baptiste. Au v. 33 il répète encore qu'il ne connaissait pas Jésus, et nous donne un mystérieux témoignage de ses relations avec Celui qui lui avait confié sa mission. Au v. 34 il nous fait connaître de quelle manière il avait compris son rôle de témoin.

1. Voir la réponse de Weiss, *op. citat.*, note de la page 309.

§ 3. — *Troisième témoignage.*

L'Évangéliste à qui tous les faits qu'il vient de raconter semblent tenir particulièrement à cœur, mentionne ce nouveau témoignage, en indiquant qu'il fut rendu le jour suivant au même endroit que le précédent. Jean-Baptiste était alors seul avec deux de ses disciples, et comme Jésus passait de nouveau, il laissa échapper cette parole, mais cette fois comme une exclamation : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples en avaient assez entendu ; auprès d'eux, Jean-Baptiste avait accompli sa mission, et fidèle au programme que lui attribue le v. 7 du prologue du IV^e Évangile, il avait su, par ses enseignements, préparer leur cœur à croire, quand il rendrait témoignage au Messie. Maintenant, la foi avait pénétré dans leur cœur ; ils quittèrent Jean-Baptiste pour suivre Jésus. Que d'autres allaient les imiter ! Mais Jean-Baptiste, laissant partir ses disciples sans rien faire pour les retenir, nous apparaît plus grand encore que le prophète qui attirait les foules à lui, au début de son ministère ; car la plus haute mission qui soit donnée à l'homme d'accomplir n'est-elle pas celle de conduire des âmes dans les bras du Sauveur ? Aussi le fait que le Seigneur trouva ses deux premiers disciples parmi ceux de Jean-Baptiste est-il à la plus grande gloire du précurseur.

Nous savons bien cependant qu'on a contesté que les deux disciples de Jean-Baptiste fussent les premiers disciples de Jésus, mais il faut pour cela repousser tous

les renseignements que nous fournit le IV^e Evangile, et si nous avons atteint notre but jusqu'ici, une pareille manière de faire paraître inadmissible. C'est cependant celle de plusieurs théologiens, auxquels se joint Renan ¹.

§ 4. *Le quatrième témoignage.*

Après les premiers témoignages que nous venons d'étudier, quelques mois s'écoulèrent, pendant lesquels Jean continua probablement de baptiser. Le IV^e Evangile reste muet sur son activité durant cette période. Cependant Jésus était allé en Galilée pour quelque temps; puis il était monté à Jérusalem pour la première Pâque qui fut célébrée pendant son ministère. Il s'était ensuite établi pour un certain temps en Judée avec ses disciples. Fait bien remarquable, il s'était alors mis à baptiser; ou du moins, d'après Jean IV, 2, à faire baptiser par ses disciples. Que prouve ce fait? Qu'il cherchait à copier l'activité du précurseur? Plusieurs n'y ont pas vu autre chose, et c'est bien naturel de la part de critiques qui, comme Renan, déclarent que Jésus, tant qu'il demeura près du Baptiste, le considéra comme son

1. Bien qu'à regret, nous semble-t-il, car ce qu'il condamne en bloc, il essaye de le sauver par le détail. C'est lui en effet qui relève la désignation de Béthanie comme une preuve d'un souvenir personnel qui peut bien donner à la source « la valeur d'un original ». Lui encore qui relève le tour historique des vv. 35-51 et qui dit textuellement : « J'admets que c'est à l'école de Jean-Baptiste que Jésus s'attacha les premiers disciples dont le nom est resté célèbre. » Il est vrai que tout cela ne concorde pas bien avec les pages où il nous décrit Jésus arrivant avec « un essaim de jeunes Galiléens. » Ce qui n'empêche pas que nous ne prenions note des remarques critiques de l'auteur de la vie de Jésus. — Cf. Renan, *Vie de Jésus*, XV^e édit.; voir surtout l'appendice, pp. 481, 482, 483.

supérieur. Mais pour nous, il n'en pourrait être de même. Jésus reconnaissant en Jean-Baptiste un supérieur n'est pas le Jésus dont nous parlent Matthieu III, 14 et l'auteur du IV^e Evangile. Ce n'est pas le Jésus que nous dépeignent, dans un accord frappant, nos quatre évangiles. On ne saurait donc voir seulement, dans le baptême auquel présidait Jésus, une imitation du baptême de Jean. Jésus n'imité pas, mais si, comme nous avons cherché à le montrer, le baptême était un symbole contenant les plus riches significations, pourquoi Jésus, au début de son ministère, alors qu'il devait encore chercher, comme Jean-Baptiste, à troubler les consciences, à faire naître le repentir, avant que de manifester le pardon, ne se serait-il pas servi d'un moyen aussi puissant d'exprimer le but qu'il pouvait atteindre?

Non loin du lieu où les disciples de Jésus baptisaient, Jean baptisait aussi, à Enon près de Salim, parce qu'il y avait là de l'eau en abondance ¹. Jean avait donc quitté Béthanie pour retraverser le Jourdain et rentrer en Judée, car il est probable que ces localités qui nous sont tout à fait inconnues se trouvaient en Judée. Une dispute s'éleva alors entre les disciples de Jean et les Juifs ² au sujet de la purification. Cette expression ne

1. On a renouvelé à ce propos cette remarque de Schenkel qui est en même temps une objection de plus à l'authenticité des témoignages de Jean-Baptiste, que si Jean-Baptiste avait véritablement reconnu en Jésus le Messie, il n'aurait pas continué à baptiser; mais bien plutôt il se serait joint aux disciples de Jésus. Nous répondrons qu'à ce moment, puisque Jésus baptisait, Jean, baptisant aussi, unissait donc ses efforts aux siens. Peu de temps après, il allait être emprisonné et son activité était par là même supprimée. De plus, tant qu'il restait des cœurs ayant besoin de repentance, le rôle de Jean-Baptiste demeurait nécessaire.

2. La plupart des Mjj. lisent : un Juif.

peut évidemment signifier que la purification procurée par le baptême. Ce détail nous laisse à penser que la superstition dut s'attacher au baptême, ainsi qu'elle s'attache à toute cérémonie.

La proximité des deux groupes de disciples ne devait pas tarder à soulever des discussions entre les admirateurs de Jean, et ceux qui commençaient à se presser autour de Jésus; et l'origine de ces discussions fut bien probablement, ainsi que l'indique le fait que nous venons de relever, la question de la valeur plus grande de l'un ou de l'autre baptême. Quoi qu'il en soit, les disciples de Jean ayant eu probablement à faire à des partisans déclarés de Jésus, et jaloux de la gloire de leur maître, parce qu'elle était aussi la leur, vinrent trouver Jean et lui dirent : « Maître, celui qui était avec toi, de l'autre côté du Jourdain, et auquel tu as rendu témoignage, baptise, et tous vont à lui. » Voilà certes une confirmation des témoignages rendus à Jésus par Jean-Baptiste, et d'autant plus précieuse qu'elle figure dans un épisode dont on ne saurait contester la vraisemblance. Cependant, quelles curieuses paroles que celles de ces disciples ! elles confirment les témoignages rendus au Sauveur par leur maître, et en même temps, elles laissent voir le peu de foi que ces témoignages avaient éveillé dans certains cœurs ¹. Ces paroles, qui étaient une plainte, exprimant le dépit des disciples, furent l'occasion pour Jean de rendre un nouveau témoignage.

1. Ceci est important à noter et à rapprocher du doute de Jean-Baptiste.

Ici surgit une question embarrassante et qui reparaît dans bien des discours dans le IV^e Evangile. Où s'arrête le discours de Jean-Baptiste? Avant d'indiquer le sens de son témoignage, encore faut-il savoir, dans le cas qui nous occupe, où il finit. C'est en vain, croyons-nous, qu'on a cherché à scinder en deux parties le discours qui remplit les v. 27-36 du chapitre III du IV^e Evangile, la deuxième partie étant alors composée de réflexions fournies à l'évangéliste par les paroles de Jean-Baptiste. Une pareille distinction est impossible à faire; c'est là l'opinion de Reuss et de bien d'autres.

Mais alors ce discours peut-il être du Baptiste? n'est-il pas plutôt l'œuvre de l'auteur de l'Evangile? Le style et les pensées sont celles de l'évangéliste, n'hésite-t-on pas à dire. Ainsi, d'après cette opinion, notre auteur aurait, pour atteindre son but, qui est de faire naître la foi en Jésus-Christ, introduit, dans un cadre dont l'historicité n'est pas douteuse, un témoignage éclatant rendu à Jésus par Jean-Baptiste, mais un témoignage qui n'était que son témoignage à lui, auteur de l'Evangile. En face d'une telle conception de la composition de notre livre, nous avouons pour notre part être incapable de comprendre un pareil procédé, et de tous les mystères répandus sur ces questions de critique, le plus impénétrable serait bien à nos yeux celui-là. Comment! au milieu de mémoires que Renan ¹ lui-même déclare pouvoir être personnels, c'est à une plainte, adressée à Jean-Baptiste par ses disciples, et dont l'historicité n'est pas

1. Renan, *Vie de Jésus*, XV^e édit., appendice sur le IV^e Evangile. Cf. p. 492.

contestable, que l'auteur qui a gardé le souvenir des paroles des disciples répond en substituant à la vraie réponse de Jean, qu'il ne pouvait pas ignorer, sa propre réponse. C'est impossible. Aussi nous faut-il envisager une autre opinion beaucoup plus vraisemblable. C'est celle qui admet des éléments authentiques dans le discours du chapitre III. Elle est soutenue par Reuss, Weiss, etc...

Ces théologiens estiment que les éléments authentiques du discours sont mêlés aux propres idées du rédacteur. Une pareille conception, avons-nous dit, est beaucoup plus acceptable que la précédente. Si nous tenons compte en effet du style de l'évangéliste, tel que nous pouvons nous en faire une idée par l'ensemble de son écrit, nous reconnaitrons que le passage qui nous occupe est écrit dans un style conforme à celui de l'évangéliste; et cependant l'identité de style ne saurait être un argument suffisant pour nous obliger à reconnaître dans ce discours, une œuvre à laquelle l'auteur du IV^e Evangile aurait une grande part; car il se peut fort bien qu'il y eut similitude de pensées entre les deux hommes, et que l'auteur de l'Evangile ait aimé à revenir souvent sur des pensées qu'il avait entendu exprimer par Jean-Baptiste, et qui étaient devenues les siennes. Pour exprimer parfaitement certaines pensées, il n'y a pas tant de bonnes expressions, que l'on ne tienne pas à les utiliser souvent, et, si l'on croit, comme nous, à l'authenticité des paroles précédentes de Jean-Baptiste, on conviendra qu'il ne choisissait pas mal les siennes.

Enfin, l'identité de style s'explique encore par le fait que l'auteur de l'Evangile était obligé de traduire en grec des paroles prononcées en araméen ¹. Ce n'est donc pas là la raison qui nous forcerait à conclure que l'évangéliste prête à Jean-Baptiste ses propres paroles. Une seule raison pourrait nous obliger à une telle conclusion, ce serait celle qui nous prouverait que les pensées exprimées par ce discours ne peuvent être celles de Jean-Baptiste. Serait-ce le cas? C'est ce que nous allons rechercher, mais une fois de plus, ayons toujours devant l'esprit, d'une part le baptême de Jésus, de l'autre, ce fait que nous n'avons que des fragments du discours qui dut être prononcé.

Ce ne sont évidemment pas les premières paroles qui soulèveront de grosses difficultés. Jean-Baptiste, pour répondre à la plainte de ses disciples, commence par leur dire : « Un homme ne peut rien prendre, sinon ce qui lui est donné du ciel. Vous m'êtes vous-même témoins, que j'ai dit : je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. » Autrement dit : Dieu m'a donné un rôle à jouer, une place à occuper. Cette place je l'ai prise, je ne saurais en attendre ou même en chercher une plus grande. Vous m'attribuez un rang que je ne saurais occuper, car je n'en suis pas digne : « Vous m'êtes témoins que j'ai dit : je ne suis pas le Christ. » Une telle réponse aux paroles des disciples était bien nette, et cependant, en présence de leur manque de foi en Jésus, après tous les témoignages qu'il lui avait

1. Voir sur toute cette question les remarques excellentes de M. Godet, *Commentaire sur l'Evangile de Saint-Jean*, introduction, t. I, p. 172.

rendus, Jean-Baptiste sent le besoin d'en dire plus, et de marquer plus fortement encore la distance qui sépare le précurseur, du Messie : « Celui qui a l'épouse est l'époux, et l'ami de l'époux qui se tient là et l'entend est ravi de joie en entendant la voix de l'époux. Cette joie qui est la mienne est parfaite. Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

En prenant *νόμος* ¹ dans le sens de « communauté messianique, » ce qui est pour nous la première base du royaume des cieux, ces paroles signifient :

Le roi est venu prendre possession de son royaume ; l'époux, de sa fiancée ; je ne suis que l'ami de l'époux, mais le savoir là, en possession de son bien, et entendre sa voix, c'est là ma joie et c'est une joie parfaite. Du reste il faut qu'il croisse et que je diminue.

Et maintenant, serait-ce dans ces admirables paroles, qui tracent le rôle et le caractère du Baptiste de la manière la plus exacte, que l'on pourrait trouver quelque mot qui ne pût convenir dans la bouche du précurseur ? Nous parlons de mots, parce que, quant à la pensée, elle marque le couronnement de ce magnifique développement de l'humilité du précurseur, qui s'était déjà révélée dans ces paroles : « Je suis la voix qui crie dans le désert ... ² » — « Il en vient un après moi qui est plus puissant que moi et dont je ne suis pas digne de porter les souliers ³ » et encore : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et tu viens à moi ⁴. » Dans le pas-

1. Cf. Godet, *Saint Jean*, t. II, p. 320.

2. Jean, I, 23.

3. Matthieu, III, 11.

4. Matthieu, III, 14.

sage qui nous occupe, nous rencontrons bien deux expressions particulières : « l'époux et l'épouse, » expressions qui reparaissent, avec à peu près le même sens qu'ici, dans les épîtres de saint Paul et dans l'Apocalypse. Mais d'où viennent-elles, sinon de l'Ancien Testament et encore des prophètes ¹ dont l'œuvre devait être certainement l'objet des méditations de Jean-Baptiste ²?

Encore là, nous ne voyons rien qui puisse nous faire croire que Jean-Baptiste n'a pu parler ainsi. Nier l'authenticité d'une parole comme celle-ci : « Il faut qu'il croisse et que je diminue, » qui n'hésiterait pas avant de le faire ! Or, cette parole est comme le centre de tout le passage : tout y aboutit, tout en découle, si bien qu'elle garantit l'authenticité de tout ce qui précède.

Oui, maintenant, nous le reconnaissons ; son nouveau rôle, il l'avait rempli avec autant de fidélité que le précédent. Moins brillant, ce rôle était plus grand, plus difficile encore. Jean-Baptiste témoin, s'efforçant de détruire encore ce qui lui restait d'une gloire qui aurait pu retenir auprès de lui quelques admirateurs, alors que les foules se dispersaient déjà pour aller à Jésus, cela n'est pas humain. Il faudrait au moins en convenir, et la meilleure preuve c'est que ces mots : « Il

1. Esaïe, LIV, 5, LXI, 10. Osée, II, 20.

2. On aurait tort de soutenir que de semblables expressions n'appartiennent qu'à l'auteur du IV^e Evangile. Un passage bien frappant, que l'on fera bien de rapprocher de celui-ci, se retrouve dans les évangiles synoptiques. Matthieu, IX, 15. Marc, II, 19, 20. Luc, V, 34, 35. Ce passage ne serait-il pas un écho des paroles de Jean-Baptiste, ou même Jean-Baptiste n'aurait-il pas employé ces expressions, parcequ'il les avait entendu prononcer par Jésus lui-même ?

faut qu'il croisse et que je diminue » demeurent incompris de tous ceux qui ne les jugent qu'avec le bon sens de la raison humaine.

Pour nous, un seul fait les explique : Jean-Baptiste était humble et croyant. Quant à la douceur toute particulière qui caractérise le langage de Jean à ce moment, Haupt la justifie selon nous fort bien, en montrant que la contemplation de l'agneau de Dieu avait adouci le caractère et le langage du Baptiste ; il avait compris le rôle de l'amour, ce qui ne veut nullement dire qu'il pût se douter qu'un tel rôle conduisît à la croix ¹.

Les paroles qui suivirent celles que nous venons d'étudier s'expliquent toujours et bien aisément par le baptême de Jésus. C'est ce baptême qui avait révélé à Jean l'origine de Jésus ². En face de celui qui était venu du ciel, il ne pouvait que s'humilier de n'être, lui, que de la terre. Ses disciples se plaignent que tous aillent à

1. Il est intéressant de rappeler ce que dit Renan à propos de tout ce passage : « Jean accueillit très bien cet essaim de disciples galiléens (Jésus et les disciples), il ne trouva pas mauvais qu'ils restassent distincts des siens. Les deux maîtres étaient jeunes ; ils avaient beaucoup d'idées communes ; ils s'aimèrent et luttèrent devant le public de prévenances réciproques. Un tel fait surprend d'abord dans Jean-Baptiste... l'humilité n'a jamais été le trait des fortes âmes juives. Il semble qu'un caractère aussi raide, une sorte de Lamennais toujours irrité, devait être fort colère et ne souffrir ni rivalité ni demi-adhésion ; mais cette manière de concevoir les choses repose sur une fausse conception de la personne de Jean. On se le représente comme un homme d'âge mûr. Il était, au contraire, du même âge que Jésus, et très jeune selon les idées du temps. Il fut, dans l'ordre de l'esprit, le frère et non le père de Jésus, les deux jeunes enthousiastes, pleins des mêmes espérances et des mêmes haines, ont pu faire cause commune et s'appuyer réciproquement... La jeunesse est capable de toutes les abnégations, tandis qu'un vieux maître se fût révolté de voir un homme sans célébrité garder des allures d'indépendance à son égard... Plus tard le jeune galiléen remporta de tels succès que les sectateurs de Jean vinrent se plaindre à lui. Mais les deux chefs restèrent supérieurs à ces petitesesses... » *Vie de Jésus*, xve édit., p. 109.

2. Jean, III, 31. Cf. Godet, *saint Jean*, t. II, 324.

Jésus, et lui, Jean, se plaint que personne ne reçoive le témoignage du Seigneur, tant son désir serait de voir naître la foi dans tous les cœurs. Puis il rappelle à ses disciples l'importance des paroles que prononce Jésus ¹, qui a reçu la plénitude de l'Esprit ².

Enfin il termine son discours par un avertissement solennel : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

Nous ne verrions rien d'impossible à ce que cet avertissement fût une citation des propres paroles de Jésus, que les disciples de Jean avaient pu entendre et que leur maître leur rappelle. Ajoutons que si nous avons à rejeter comme inauthentique une parole de ce discours, c'est-à-dire, si nous devons reconnaître la pensée de l'Évangéliste dans une de ces paroles, nous n'hésitons pas à dire que nous sacrifierions celle-ci.

Et maintenant que concluons-nous de ce quatrième témoignage, après nous être déclaré convaincu de son authenticité ? Oh ! nous savons ce que l'on va nous dire : Concluez que Jean-Baptiste a été un chrétien, vous n'avez pas autre chose à faire. Et cependant, c'est ce que nous ne ferons pas ; nous constaterons que Jean-Baptiste confirma, par sa réponse à ses disciples, sa foi en la messianité de Jésus, qu'il avait confessée par ses précédents témoignages. Nous dirons de plus qu'il marqua d'une façon très nette la distance qui existait entre lui et le Sau-

1. Jean, III, 34.

2. Jean dut certainement penser en disant cela à l'Esprit descendant et s'arrêtant sur Jésus. Cf. Les Synoptiques et Jean, I, 32.

veur, et cela dans le but de détromper ses disciples trop attachés à lui; enfin, qu'il exprima la certitude qu'il avait, que Jésus était venu prendre possession de son royaume messianique, v, 29. Nous remarquerons la façon dont Jean-Baptiste fait ressortir la joie qu'il éprouve à la vue de Jésus en possession de son royaume, son chagrin de voir que tous ne reçoivent pas le message du Seigneur, v, 32, mais sa confiance dans le développement du royaume et de la grandeur de son roi, v, 30.

Tout cela, un chrétien, certes, pouvait le dire et devait le dire, mais nous contestons absolument qu'il suffise de parler ainsi pour être un chrétien. La foi que de semblables paroles expriment n'est pas nécessairement la foi inébranlable, ferme comme le roc, la foi que possède un chrétien. Tandis qu'en face de la croix du Calvaire, ou seulement du Sauveur repoussé par son peuple, quand au lieu de grandir, ce Sauveur semble perdre la grandeur et la gloire à laquelle il était parvenu, une telle foi peut sombrer ou s'obscurcir. Celle du chrétien, au contraire, se trempe dans cette épreuve, en sort victorieuse, ou le plus souvent même, prend alors naissance.

Ce que nous disons à propos du dernier témoignage, nous le disons pour les trois premiers, et notre conclusion à propos du rôle de témoin que remplit Jean-Baptiste est la suivante : La nouvelle mission que reçut le précurseur fut pour lui pleine de douceur, et lui procura de grandes joies. A cette époque de sa vie, il voyait se réaliser ses espérances, il n'avait plus à dire : le Messie vient; le Messie était là. Son arrivée, pour avoir été

peut-être une cause d'étonnement pour Jean-Baptiste, n'en avait pas moins été glorifiée par une intervention divine, et le développement de sa grandeur et de sa puissance semblait suivre une marche normale. C'en était assez pour rendre à Jean-Baptiste son rôle de témoin, bien doux et bien précieux.



TROISIÈME PARTIE

LA PRISON DE MACHÉRONTE

CHAPITRE I

EMPRISONNEMENT DE JEAN-BAPTISTE

Les paroles de Jean-Baptiste que nous venons d'étudier, sont la dernière mention que nous ayons de la période active de sa vie. Après la scène qui motiva son discours dans le chapitre III du IV^e Evangile, le silence le plus complet règne dans cet évangile sur l'activité de Jean-Baptiste. Cette activité ne devait pas du reste être bien longue. Le précurseur allait être en effet emprisonné, bien peu de temps, croyons-nous, après le dernier témoignage que nous avons étudié. Tout ce que nous pouvons dire, et cela en nous basant sur l'arrestation qui fut faite par Hérode, c'est que Jean-Baptiste avait dû, après son séjour à Enon près de Salim,

passer en Pérée ou en Galilée, sur le territoire de ce prince.

Mais, dira-t-on, que faites-vous de la relation des évangiles synoptiques, qui place l'arrestation de Jean immédiatement, semble-t-il, après le baptême de Jésus et avant le ministère du Seigneur en Galilée? Nous sortirions complètement de notre sujet si nous devions entrer dans de grands détails à ce propos, et aborder ainsi d'une façon générale, l'étude que fournit la comparaison des documents évangéliques; nous nous contenterons donc d'indiquer le résultat de notre travail sur cette question.

Pour les évangiles synoptiques, qui sont en quelque sorte la rédaction de la tradition, on comprendra facilement que le point de vue chronologique et proprement historique était secondaire; nous faisons cependant une exception pour Luc. Dès lors, on ne peut s'étonner que dans certains cas, où les confusions, soit entre les voyages, soit entre les périodes étaient faciles, ces confusions se soient produites dans la tradition, et par conséquent dans les Synoptiques. L'important pour eux n'était pas de dire où et quand tel fait s'était produit, mais de raconter le fait, et surtout les paroles du Sauveur; de là une certaine négligence de l'histoire proprement dite qui a amené des confusions, comme celles que nous croyons relever à propos des voyages de Jésus en Galilée, et de l'époque de l'emprisonnement de Jean.

Luc, il est vrai, ne saurait être confondu avec Matthieu et Marc que dans la question des voyages de Jésus en Galilée; en effet, s'il mentionne l'arrestation de Jean-

Baptiste avant le départ de Jésus pour la Galilée, c'est qu'il tient à clore l'histoire du précurseur et voilà pourquoi il mentionne l'emprisonnement de Jean avant même le baptême de Jésus. Pour Matthieu et Marc ², c'est autre chose; ils placent l'emprisonnement positivement avant le départ de Jésus et présentent ce départ comme motivé par l'arrestation de Jean ³. D'après le IV^e Evangile, qui, lui, n'est pas la rédaction de la tradition, l'emprisonnement de Jean fut postérieur à un voyage de Jésus en Galilée ⁴, et plusieurs mois semblent s'être écoulés entre le baptême de Jésus et l'arrestation de Jean.

Deux alternatives se présentent : ou bien il y a eu deux voyages de Jésus, tous deux avant l'emprisonnement; mais le dernier étant celui qui précéda le ministère proprement dit de Jésus en Galilée, les évangiles synoptiques n'ont gardé le souvenir que de ce dernier voyage qui était le plus important; ou bien il y a contradiction formelle entre nos Evangiles. De nombreuses raisons nous font adopter la première alternative; tous ceux qui la préféreront à l'autre reconnaîtront par là même la haute valeur historique du IV^e Evangile, et considéreront le passage III, 24, comme une rectification faite par son auteur à la tradition. C'est ce qui ne fait aucun doute pour nous.

Pourquoi Jean-Baptiste fut-il emprisonné? D'après

1. Luc. III, 19, 20.

2. Matthieu IV, 12, Marc I, 14.

3. Cf. Godet, saint Luc, 3^e édit. t. I, p. 310.

4. Cf. Jean III, 24, I, 43 et II, 1 et 2.

les Evangiles synoptiques ¹, Hérode le Tétrarque avait été repris par Jean dans sa conduite. Ce prince, en effet, avait répudié sa femme, la fille du roi d'Arabie Arétas, pour épouser sa belle-sœur Hérodias mariée à Philippe. Jean-Baptiste, qui ne craignait pas plus les princes que les foules et les principaux du peuple, ne put retenir son indignation en face d'un pareil scandale, et dans une parole qu'il semble avoir répétée souvent à Hérode ², rappela au prince qu'il y avait une autorité devant laquelle les rois eux-mêmes devaient s'incliner. « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Hérode s'irrita à la longue de la témérité du Baptiste, et le fit emprisonner. Cependant, semble-t-il, Hérodias en voulait plus que le prince lui-même à l'austère censeur ³. Mais une difficulté, que nous considérons du reste comme peu importante, se présente. En effet, l'historien Josèphe nous donne dans le passage suivant une autre cause à l'emprisonnement de Jean.

« Comme on accourait de toute part, car à l'ouïe de ses discours (de Jean) une grande exaltation se produisait, Hérode, redoutant que sa grande influence ne poussât à quelque révolte, car on paraissait prêt à faire tout ce que Jean conseilleraient, trouva bien meilleur, avant que tout mouvement populaire en fût résulté, de se saisir de lui et de le mettre à mort, plutôt que d'avoir, le fait s'étant produit, à se repentir et à se tourmenter ⁴. » Nous disons que cette différence entre les

1. Matthieu XIV, 3-5, Marc VI, 17-20, Luc III, 19, 20.

2. Matth. XIV, 4. Cf. Marc. VI, 18.

3. Marc VI, 19, 24. Cf. Matth. XIV, 18.

4. *Antiquités*, XVIII, 5, 1 et 2.

documents est de peu d'importance, et voici pourquoi. Comme le fait très bien remarquer M. Sabatier ¹, le motif exposé par Josèphe est trop « naturel et trop en situation » pour ne pas s'imposer. D'autre part, le récit des trois Evangiles synoptiques, lui aussi, porte un cachet d'authenticité qui, pas plus que pour le passage de l'historien juif, n'est facile à nier; de telle sorte qu'il nous faut conserver les deux récits en les accordant, ce qui n'est pas difficile, croyons-nous. Deux moyens d'y parvenir sont en présence. On peut dire, avec M. Godet ², que les deux motifs se complètent et que les reproches de Jean pouvaient accroître le danger de révolte que relève Josèphe ³, ou bien, avec M. Sabatier, que le motif donné par l'historien juif explique l'emprisonnement, et celui fourni par les Evangiles, l'exécution de Jean. Dans tous les cas, nous croyons avec Strauss qu'il est douteux qu'Hérode eût mis en avant les motifs personnels qu'il avait de se plaindre de Jean.

Bien plutôt, il est probable que ce motif inconnu du public, et peut-être de Josèphe lui-même, fut révélé par Jean-Baptiste à ses disciples qui le visitaient dans sa prison. Quoi qu'il en soit, Jean-Baptiste fut emprisonné peu de temps après le dernier témoignage rendu à Jésus ⁴; ajoutons que, d'après Hengstenberg, Godet et Sabatier, les Pharisiens avaient joué un rôle dans cet emprisonnement ⁵, ce qui explique parfaitement un fait

1. *Encyclopédie Lichtenberger*, art. *Jean-Baptiste*.

2. Godet, *Luc* t. I, p. 252.

3. Strauss exprime la même opinion : *op. citat.*, p. 407.

4. Jean III, 22-36.

5. Cf. Jean IV, 1-3, et Matthieu IV, 12.

sans cela incompréhensible ¹ : comment Jésus chercha un abri en Galilée, sur le territoire même d'Hérode, dès qu'il apprit l'emprisonnement de Jean-Baptiste.

La prison où il fut renfermé était la forteresse de Machéronte ², située à l'Est de la mer Morte, en Pérée. Elle se composait d'une citadelle et d'un palais. Celui-ci était fréquemment habité par Hérode qui l'avait fait bâtir et décorer avec un grand luxe. La situation était admirable. Depuis la hauteur qu'occupait Machéronte, la vue s'étendait sur la mer Morte, le Jourdain et les montagnes de la Judée.

CHAPITRE II

LE DOUTE DE JEAN-BAPTISTE

Cependant la captivité du précurseur n'était pas des plus dures, au point de vue, du moins, des traitements qu'il avait à subir. D'après Marc ³, en effet, si Hérodiade en voulait tellement à Jean-Baptiste qu'elle désirait de le faire mourir, pendant les premiers temps de l'emprisonnement, elle chercha vainement à y parvenir, à cause du respect qu'Hérode avait pour son prisonnier.

1. Douter que Jésus se retira en Galilée pour se mettre en sûreté est impossible, si nous tenons compte du rapport entre les expressions *παρεδόθη* et *ἀνεχώρησεν* dans Matth. IV, 12.

2. Voir sur Machéronte Josèphe, B.-J., VII, 6, 3. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 48. Reynolds, *op. citat.*, p. 409. Surtout Geikie, *The life and Words of Christ*, p. 395-398.

3. Marc. VI, 19, 20.

Bien plus, il craignait Jean ; et cette crainte n'était autre que la crainte respectueuse d'un méchant en face d'un juste ¹. De temps à autre, il le faisait venir devant lui, le consultait, suivait ses conseils et l'entendait avec plaisir. Et puis ses disciples n'étaient pas absolument séparés de lui ; ils pouvaient venir le visiter ² et s'entretenir avec lui de tout ce qui se passait en Palestine, de ce mouvement religieux dont lui-même avait été l'instigateur, enfin, de toutes les œuvres qu'accomplissait celui qu'il avait consacré ³. Mais Jean-Baptiste n'en avait pas moins perdu la liberté, lui dont l'énergie était faite pour l'activité, la lutte, et non pour le désespoir de l'impuissance et les angoisses qu'une sollicitude trop anxieuse faisait naître au sujet de la gloire du Messie et du salut de son peuple. Certes, Jean-Baptiste était humble, mais eût-il jamais pensé que la prophétie qu'il exprimait dans ses paroles : il faut qu'il croisse et que je diminue, s'accomplirait d'une façon si complète pour lui ?

C'est ici que nous abordons une question que le séjour de Jean-Baptiste dans sa prison soulève ; question pleine d'intérêt et aussi de gravité. C'est la question du doute de Jean-Baptiste. Nous disons qu'elle est pleine de gravité ; en effet c'est elle, elle seule, qui a éveillé la défiance des critiques, à l'égard des témoignages rendus par Jean-Baptiste à Jésus dans le IV^e Evan-

1. Il n'est pas nécessaire de voir une contradiction dans Matthieu XIV, 5, Hérode pour plaire à Hérodiade pouvait parfois désirer se débarrasser de Jean comparez-le v. 9.

2. Matthieu XI, 2. Luc VII, 18.

3. A ce propos Weiss fait remarquer avec raison la libéralité dont on faisait preuve en Orient, à cette époque, envers les prisonniers. On leur laissait voir leurs amis, Ex. Jean-Baptiste, saint Paul à Césarée. Cf. Matth. XXV, 36.

gile. Comment Jean-Baptiste a-t-il pu douter, après avoir prononcé de telles paroles ? se sont dit les critiques. Plusieurs l'ont jugé impossible ¹, et comme il était difficile de nier l'historicité des récits de Matthieu et de Luc ², ou de contester l'authenticité du jugement prononcé par Jésus sur Jean-Baptiste ³, on a rejeté les témoignages contenus dans le IV^e Evangile, comme étant les témoignages non du précurseur, mais de l'auteur lui-même.

D'autres, au contraire, ne doutant pas de l'authenticité des paroles prononcées par Jean dans le IV^e Evangile, et frappés néanmoins de la difficulté d'accorder ces témoignages avec un doute postérieur de Jean-Baptiste, ont alors essayé d'atténuer le doute qu'exprimaient les récits de Matthieu et de Luc ou même de le nier tout simplement.

Ces quelques mots suffisent, nous semble-t-il, à caractériser l'importance des passages que nous allons étudier. Ils sont comme la clef de l'histoire de Jean-Baptiste, nous voulons dire que, selon la conclusion à laquelle on arrive en les étudiant, il en résulte de sé-

1. Voici en effet l'opinion de Wendt : Si Jean-Baptiste a reconnu la messianité du Sauveur grâce à une révélation qui lui aurait été accordée pour cela, il est absolument psychologiquement impossible qu'il ait pu douter, ne voyant pas Jésus accomplir ce qu'il avait prédit du Messie ; un pareil doute serait enfin une énigme encore plus grande si Jean-Baptiste, a véritablement dépeint Jésus comme l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, en s'appuyant sur Esaïe LIII, etc... Wendt. *Die Lehre Jesu*, t. I p. 311-316. — M. Sabatier conclut du doute de Jean-Baptiste, qu'il n'a pas eu une christologie aussi spirituelle et profonde que nous la dépeint l'auteur du VI^e Evangile, il ajoute encore que la scène du baptême n'a pas dû être accompagnée de l'éclatante révélation rapportée par les Evangiles. — Cf. l'article cité plus haut. — Nous répondrons plus loin à ces objections générales.

2. Matthieu XI, 2-6. Luc VII, 18-24.

3. Matthieu XI 7-20, Luc VII, 24-35.

rieuses conséquences pour la critique, et une conception particulière de l'attitude que le Baptiste prit en face de Jésus. Aussi, de part et d'autre, a-t-on mis un égal intérêt à discuter ces passages.

Après tant d'autres, nous prenons part au débat. En sommes nous bien capable? et puis tout n'a-t-il pas été dit, ou bien ce que nous dirons en vaudra-t-il la peine? Cette question, nous nous la sommes posée avant d'écrire ces pages. Mais nous avons vite reconnu que le travail que nous avons entrepris exigeait que nous nous prononcions sur le doute de Jean-Baptiste. Du reste, en le faisant, nous déclarons bien haut que nous ne nous vantons pas de satisfaire à toutes les exigences du problème, et tout notre désir, toute notre ambition serait, en prenant parti dans cette grave discussion, de rendre prudents dans leurs jugements ceux qui pourraient avoir plus tard à se prononcer dans le débat.

Cela dit, abordons maintenant le récit de nos évangiles. Jean-Baptiste, privé de sa liberté, ne pouvant plus agir, restait cependant au courant de tout ce qui se passait en dehors de sa prison, grâce aux visites de ses disciples; et l'on peut se figurer l'intérêt avec lequel il apprenait ce que faisait Jésus. Sa pensée ne devait pas le quitter; Jésus n'était-il pas le libérateur de son peuple, celui qui nécessairement ne tarderait pas à le délivrer lui-même? Mais voici qu'un jour, à la suite d'un entretien¹, dans lequel ses disciples lui avaient rapporté ce que Jésus faisait, Jean-Baptiste choisit deux d'entre eux, et

1. Matthieu, XI, 2. Luc, VII, 18. Cf. τὰ ἔργα τοῦ Χριστοῦ avec πάντων τούτων.

les envoya vers Jésus pour lui faire cette question : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Jésus était alors en Galilée ¹, et d'après Luc, au moment précis où les deux disciples le rencontrèrent ², « il guérit plusieurs personnes de maladies, de plaies et d'esprits malins, et rendit la vue à plusieurs aveugles. » Les disciples s'étant acquittés de leur message, Jésus répondit simplement : « Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. Et bien heureux est celui qui ne se scandalisera pas en moi. »

Mais arrêtons-nous là, et revenons à la question de Jean-Baptiste. Quoi donc, dans les récits que lui avaient faits ses disciples, pouvait lui inspirer une pareille question? Jésus, avons-nous dit, après l'emprisonnement de Jean, s'était retiré en Galilée; et là, allant de lieu en lieu, ³ il enseignait dans les synagogues, prêchait l'évangile du règne de Dieu et guérissait toutes sortes de maladies et d'infirmités parmi le peuple : telle était son activité, bien grande et remarquable, témoignage, à la fois, de puissance et d'amour, et nul doute que le récit de toutes ces œuvres ne fut celui que les disciples firent à leur maître.

En présence de ce fait, Keim ⁴ et Renan ⁵ émettent

1. Cf. Matthieu, IX, 1 et 35 et Luc VII, 1.

2. Cf. Matthieu, XI, 4. ὁ ἀποστόλος καὶ ἐλθέτω.

3. Matthieu, IX, 35.

4. Keim, *Jesu von Nazara*, t. II, p. 355-360.

5. Renan, *Vie de Jésus*, 15^e édit., p. 202.

l'opinion suivante : Il ne peut être question d'un doute ; ce que l'on a pris pour un doute, c'est au contraire un commencement de foi ¹. Que cela soit inconciliable avec le IV^e Evangile, cela c'est de toute évidence. Mais le IV^e Evangile, qui pourrait en tenir compte à propos de Jean-Baptiste ? Que cela soit inconciliable avec la scène du baptême de Jésus, c'est encore de toute évidence, mais qui peut croire à l'authenticité d'un pareil récit ? Non, ce qui est vrai, historique, c'est que Jean-Baptiste n'avait jamais cru en Jésus comme au Messie ; mais quand du fond de sa prison, il entendit parler des œuvres qu'il accomplissait, de ses prédications, et de ses miracles, et surtout de cette résurrection du fils de la veuve de Naïm ², oh ! alors, un espoir luit à ses yeux, un commencement de foi s'éveilla en lui. Le Messie, ce Messie après lequel il soupirait, ne serait-ce pas ce Jésus ? Alors, confiant dans la franchise d'une personnalité comme celle de Jésus, il lui adressa la question que nous savons ³. Il y a là, nous en convenons, une grande ingéniosité. Mais Strauss ⁴, déjà, faisait bon marché d'une telle hypothèse en relevant dans la réponse de Jésus cette parole : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas en moi ! » Nous ne reviendrons pas non plus sur les passages que nous avons étudiés. On a pu juger de notre opinion sur le baptême de Jésus et les témoignages contenus dans le IV^e Evangile.

1. Cf. Wendt, *op. citat.*, p. 30.

2. Keim et Renan se fondent sur le rapprochement entre Luc, VII, 18 et le récit qui précède.

3. Dans le sens de « n'es-tu pas celui qui doit venir ? »

4. Strauss, *op. citat.*, p. 382.

Mais alors, demandera-t-on de nouveau, qu'est-ce qui a pu motiver la question de Jean-Baptiste ? Nous nous bornerons pour le moment à dire : Dans l'activité de Jésus, dans les faits, quelque grands qu'ils nous paraissent, qui furent rapportés à Jean-Baptiste par ses disciples, Jean-Baptiste ne vit pas ce qui constituait pour lui une œuvre messianique, et nous passons à d'autres explications de son doute.

Après avoir vu Keim et Renan nier le doute, en considérant la question du précurseur comme le témoignage d'une foi naissante, nous trouvons Calvin, qui, reprenant une hypothèse de Chrysostôme, nie lui aussi le doute de Jean-Baptiste, en disant, que ne pouvant parvenir à convaincre ses disciples de la messianité de Jésus, il les envoya s'éclairer auprès de lui, espérant que leur entretien avec le Seigneur ferait naître en eux la foi. Cette hypothèse, reprise et développée récemment d'une façon très intéressante dans une publication allemande ¹, ne saurait nous convenir. Elle est encore ingénieuse, mais se heurte à ce fait, que, dans Luc, les disciples se présentent devant Jésus comme venant de la part de Jean, et que dans les deux récits, le Seigneur par sa réponse : « Allez et rapportez à Jean... » marque bien que c'est à Jean, et à Jean seul, qu'il entend s'adresser.

Enfin, mentionnons sans la discuter une troisième opinion niant le doute, qui est celle de Bengel, Paulus, et Kuinoël. Ces théologiens considèrent cette parole comme un encouragement adressé à Jésus.

1. *Evangelische Kirchenzeitung*, Greifswald, 1888, n° 51.

Et maintenant, mentionnons les opinions des théologiens qui reconnaissent le doute et cherchent à l'expliquer. Pour Riggensbach, la solution de la question se trouve dans les différentes illuminations prophétiques du Baptiste. Comment concilier ces notions d'ôter le péché du monde et de brûler la balle au feu qui ne s'éteint point? C'est la contradiction entre ces divers éléments qui ébranla sa foi, et pourtant, chose touchante, il s'adresse, dans son doute, à Jésus lui-même. Pour Weiss ¹, le motif de son inquiétude venait aussi d'une contradiction, celle qui naissait de l'attitude de Jésus et de l'image que Jean-Baptiste se faisait de l'activité messianique sur le fondement des prophéties de l'Ancien Testament. Il ne doute pas de la vérité et de la réalité de la révélation divine, mais il doute de l'avoir bien comprise.

M. Wabnitz ² ne voit pas dans le doute de Jean-Baptiste un doute complet, un acte d'incrédulité, car s'il en eût été ainsi, Jean-Baptiste ne se serait pas adressé à Jésus avec tant de confiance. Et en reconnaissant en Jésus l'agneau de Dieu ³, il pouvait attendre de lui un triomphe, contrairement à l'opinion de Strauss. Ces deux choses, dit M. Wabnitz, ne s'excluaient pas dans la croyance juive, bien qu'il soit difficile de voir comment on conciliait la souffrance avec la domination, car ce n'est que plus tard, au second siècle, que l'exégèse rabbinique sur Zacharie, XII, 6, fit naître la croyance à deux Messies, dont

1. Weiss, *op. citat.*, t. II, p. 4.

2. Wabnitz, *Cours sur la vie de Jésus*.

3. Cf. *Targum de Jonathan* sur Esaïe LIII, 4.

l'un, le fils de Joseph, devait mourir sur un champ de bataille, et l'autre, le fils de David, devait triompher.

Donc, pour M. Wabnitz, Jean-Baptiste attendait le royaume messianique et trouvait que Jésus avait bien peu fait pour l'établir.

Enfin M. Godet¹ explique à son tour le doute de Jean-Baptiste de la manière suivante : « L'expression : les œuvres de Christ, fait contraster les œuvres de Jésus que l'on racontait à Jean, avec celles qu'il avait attendues de lui comme Messie..... et maintenant, ce Christ si solennellement annoncé, n'accomplissait que des œuvres de charité et de guérison... est-ce donc à cela que se réduisent les œuvres d'un Christ? On conçoit qu'en se posant, dans sa prison, cette question, Jean en vint à se demander, si l'œuvre messianique ne serait pas partagée entre deux personnages différents. L'un fondant le règne de Dieu dans les cœurs, par les paroles de la grâce, et les œuvres de la charité, l'autre, chargé d'exécuter le jugement théocratique et d'élever par des actes de puissance, l'édifice national et social du règne de Dieu sur la terre. »

Le sens de la question adressée à Jean, serait donc pour M. Godet celui-ci : « Devons-nous attendre un second Messie, différent du premier? (ἐτερον dans Matthieu). » « Il n'y aurait, ajoute M. Godet, dans une telle pensée rien de contraire à ce qu'il avait entendu et vu, lors du baptême de Jésus; d'abord, parce qu'il continue à l'envisager comme un envoyé divin, puisque c'est lui

1. Godet, saint Luc, t. I, 474, cf. 475.

qu'il interroge, et ensuite parce qu'en réalité Jean n'avait vu qu'une chose dans la vision du baptême, la descente du Saint-Esprit sur Jésus. Ce fait annonçait une activité spirituelle, mais rien de plus. C'était là, dans le témoignage rendu à Jésus par Jean l'élément vraiment divin. Tout ce que Jean avait dit de plus en présentant Jésus comme juge, n'était que l'application des tableaux prophétiques de l'Ancien Testament. »

Dans les quelques opinions que nous venons d'exposer et qui, croyons-nous, résument tout ce qui a été dit sur la question du doute de Jean-Baptiste, il y a, à notre avis, dans les unes et les autres, bien des remarques qui donnent à réfléchir, et qui forcent à reconnaître qu'après tout, le doute de Jean-Baptiste n'est pas aussi inconciliable que l'on veut bien le dire avec les témoignages rendus par lui à Jésus. Mais il manque à toutes ces remarques une certaine cohésion, grâce à laquelle elles se grouperaient, pour ne former qu'une seule explication du doute de Jean-Baptiste ; mais une explication tenant compte de bien des éléments qui nous semblent avoir été négligés par l'un ou l'autre des critiques que nous avons cités. Or, il nous semble qu'une des raisons qui a empêché la cohésion de se faire, c'est le fait d'avoir négligé de prendre une position bien nette en face des témoignages rapportés par l'auteur du IV^e Evangile.

Nous voulons dire que pour s'expliquer le doute de Jean-Baptiste autrement que par un naufrage complet de la foi, il aurait fallu s'être prononcé clairement sur ce point : de semblables témoignages font-ils de celui qui les a prononcés un chrétien ? Si la réponse est

affirmative, toutes les explications les plus excellentes du doute de Jean-Baptiste, et que nous avons mentionnées, tombent; c'est parce que nous avons tranché la question dans le sens négatif, que nous osons nous prononcer sur la questions adressée par Jean-Baptiste à Jésus.

En premier lieu, nous maintenons le doute. Il y eut un moment où, dans sa prison, Jean-Baptiste douta de la messianité de Jésus. Cette parole du Sauveur : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas en moi, » ne nous permet pas de voir autre chose dans l'âme du précurseur qu'une défaillance de la foi.

Mais, si Jean-Baptiste a douté, sa foi n'a pas fait naufrage. Sa démarche auprès du Seigneur en est la meilleure preuve, et c'est en nous basant sur elle que nous pouvons avoir la confiance que la réponse de Jésus ramena le calme et la paix dans l'âme du prisonnier de Machéronte.

Pas plus que l'âme de celui qui s'adressant à Dieu disait : « O Dieu, s'il y a un Dieu... » n'était l'âme d'un incrédule, pas plus l'âme de Jean-Baptiste, attendant la réponse du Seigneur pour recouvrer la paix, n'était une âme ayant perdu la foi. La foi de l'intelligence avait peut-être sombré, la foi du cœur demeurait.

Comment alors s'expliquer son doute ? Ne cherchons pas la réponse à cette question autre part que dans les paroles mêmes de Jean-Baptiste. Ces paroles, ainsi que nous l'avons fait remarquer à plusieurs reprises dans la première partie de notre travail, exprimaient des notions bien diverses. Prophète, Jean-Baptiste annonce l'avène-

ment du royaume messianique comme prochain, et les descriptions qu'il fait de la venue du Messie, sont grandioses et redoutables ¹, mais déjà, à côté de l'activité puissante et sévère du Messie, nous distinguons une activité bienfaisante ². Cette notion peu développée encore et ensevelie pour ainsi dire au milieu des manifestations de gloire et de puissance, si chères au peuple d'Israël, va maintenant se dégager plus nette et plus claire, et dominer ce qui l'étouffait et l'éclipsait auparavant.

En effet, le baptême a eu lieu; en cet instant solennel, Jean-Baptiste a fixé les yeux, non pas sur le Messie qu'il s'attendait à voir, disons plus, qu'il eut peut-être souhaité voir; mais sur Jésus qui, devant lui, attendait de sa main le baptême. Humilité, douceur, charité et amour, ce sont les trésors que Jean découvre dans son âme; il était capable de les apprécier.

Pour un moment, la lumière rayonne d'un si vif éclat, et la révélation de Dieu est si positive, que le prophète, oubliant le triomphateur glorieux, le dominateur puissant, qu'il a contemplé jusqu'ici comme seul Messie possible, saisit une messianité différente, celle de la force morale, de la sainteté et de l'amour, qui transforme et renouvelle. Le contraste est grand, mais à cette heure Jean-Baptiste ne songe plus au passé, il ne connaît que ce qu'il voit, et ce qu'il voit c'est le Fils bien-aimé de Dieu, qui vient de recevoir la plénitude de l'Esprit, mais d'un esprit de douceur et d'amour ³. Dès lors, son

1. Matthieu III, 7 et 10. Luc III, 7, 9, 17.

2. Luc III, 5, 6, 16.

3. Matthieu III, 16. Marc I, 10, Luc III, 22.

rôle change. Comment en eut-il pu être autrement, il n'est plus prophète, il est devenu témoin, et ses paroles attestent ce changement,

Et pourtant, comme nous avons vu dans l'esprit du prophète des notions différentes, dans l'esprit du témoin nous remarquons encore ces différentes notions.

Dans ses témoignages, en effet, pénétrés nous l'avons dit, d'un esprit tout nouveau, exprimés aussi dans un langage particulier, nous remarquons une notion dominante, celle du Messie humble et miséricordieux ¹, qui prendra possession de son règne, non comme un triomphateur, mais comme un époux qui vient chercher son épouse ². Puis, à côté de cette notion, nous en trouvons une plus effacée, mais qui semble un écho des anciennes prophéties, et que cette parole exprime : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ³ ».

Ne cherchons pas plus loin l'explication du doute qui saisit l'âme de Jean-Baptiste dans la prison de Machéronte, nous en savons assez maintenant pour le comprendre. Lorsqu'en effet, Jean-Baptiste prononça le dernier témoignage rendu à Jésus qui nous ait été conservé, sa conception sur le Messie s'était enrichie, mais non modifiée ; il n'avait pas perdu de vue complètement ses anciens discours sur l'avènement du triomphateur, dont il se sentait le héraut. Il pouvait croire alors, que Jésus commençait, par le baptême, l'établissement de son royaume, il voyait les foules se presser autour de

1. Jean I, 26, 29, 32, 36.

2. Jean III, 29.

3. Jean III, 30.

lui ; c'était l'aurore de la gloire, et jusque-là, rien, sauf l'attitude si simple, si modeste du Seigneur lors du baptême, ne venait contredire les espérances, tromper l'attente de Jean-Baptiste. Aussi, comprenant que son œuvre à lui touchait à sa fin, et rempli de confiance dans l'avenir : « Il faut qu'il croisse et que je diminue, » put-il s'écrier avec la foi, non d'un chrétien qui a compris de quelle grandeur Jésus désirait croître, mais d'un Israélite saluant son Messie. Mais voilà : quelque temps s'était écoulé ; Jean emprisonné, voyait sa carrière finie, le peuple l'avait oublié ; les chefs de son peuple le haïssaient, et il se sentait à la merci d'une femme qui voulait sa mort. Il avait commencé la vie dans la solitude, mais dans la solitude avec l'espérance ; il la terminait aussi dans la solitude, mais c'était la solitude avec la déception. De Jésus, qu'apprenait-il en effet ? Il apprenait par ses disciples que le Seigneur avait cessé de baptiser, et que semblable à un docteur, à un prophète, il allait de lieu en lieu prêchant dans la Galilée. Il faisait des miracles, oui, c'est vrai, mais des miracles de charité, et ces miracles dont le souvenir ne dure qu'aussi longtemps que dure la reconnaissance, ne sont pas de ceux qui procurent la gloire. Où était-il maintenant, le royaume messianique que Jean-Baptiste avait pu croire fondé ? Qu'était devenu l'époux qu'il avait cru réuni à l'épouse ? Enfin, que devenait la gloire de Jésus, dont la marche ascendante n'apparaissait plus aux regards de Jean-Baptiste ? Et le prisonnier qui, pendant les longs jours, pouvait comparer ses espérances à la réalité, restait en face d'un terrible problème. Qu'il lui vint à l'esprit de se plaindre de son

propre sort, de murmurer contre un Messie qui le laissait captif, pas un mot ne nous l'indique; mais sans murmurer, ne pouvait-il pas s'étonner encore de sa propre captivité? Enfin, une heure plus douloureuse que toutes les précédentes sonna pour Jean-Baptiste, et cette heure fut celle où, après avoir épuisé toutes les ressources de son esprit, Jean-Baptiste demeura sans comprendre en face des événements qui se déroulaient.

Que Jésus fût envoyé de Dieu, il n'en pouvait douter. Qu'il fût le Messie qu'il attendait, il en douta à cette heure. Son doute se porta donc, non sur la révélation antérieure, mais sur la réalisation des prophéties. Cependant Jean-Baptiste n'était pas homme à supporter longtemps l'angoisse d'un pareil doute. Un seul pouvait le délivrer de ses incertitudes, lui dire le mot de l'énigme, c'était Jésus, et il envoya près de lui deux de ses disciples pour lui adresser cette question franche et catégorique : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

Mais ici nous n'échapperons pas à la remarque suivante : Vous nous avez représenté, nous dira-t-on, Jean-Baptiste comme un homme inspiré; comment donc conciliez-vous cette inspiration, avec ces notions différentes qui semblent se contredire dans l'âme du Baptiste, et qui finissent par le conduire au doute? Que devient en pareil cas l'inspiration chez l'homme que vous nous avez dépeint? Sur quoi donc porte-t-elle? Rien n'est plus compliqué, et rien n'est plus simple à la fois, que de répondre à une semblable remarque. Tout dépend de la théorie que l'on a de l'inspiration. Ne pouvant entrer

dans de grands développements, nous serons d'autant plus bref que l'idée que nous nous faisons de l'inspiration est peu difficile à exposer. Nous croyons à l'inspiration, non pas des prophètes de l'Ancienne Alliance seulement, ou des saints de la Nouvelle, mais de tous les croyants dont la volonté, soumise à celle de Dieu, a besoin d'une direction de lui pour agir. Or, que nous arrive-t-il trop souvent ? Il nous arrive de ne nous assimiler la pensée divine, l'inspiration divine, pour mieux dire, qu'imparfaitement ; et la raison de cela, c'est qu'à côté de l'influence de cette inspiration, il y a celle de nos pensées, de nos conceptions, de notre intelligence. Pour conserver pure et sans alliage la révélation divine, il nous faudrait alors une communion parfaite avec Dieu.

La conséquence d'un pareil état de choses c'est que dès que nous laissons nos propres conceptions prendre une place trop grande à côté de la révélation divine, l'unité cesse d'exister en nous, et là où l'intelligence cesse de comprendre, où les notions différentes se combattent, le trouble apparaît, et si la foi est engagée dans le débat, souvent elle y périt.

Ce qui nous arrive, arriva à Jean-Baptiste. Au début de sa carrière, Dieu lui révèle la venue du Messie, une rénovation, un baptême d'esprit ; il lui montre pour lui Jean-Baptiste, une œuvre toute spirituelle à accomplir : « Préparer au Seigneur un peuple bien disposé ¹ ». Jean comprend sa mission, mais il complète la révélation qui lui venait de Dieu par les espérances de son cœur,

1. Luc I, 17. Qu'on relise l'annonce de l'ange à Zacharie, et l'on ne trouvera pas trace d'éléments qui ne soient pas spirituels.

basées sur les prophéties de ses devanciers. En un mot, à l'inspiration divine, il ajoute ses propres conceptions, et annonce au peuple la venue du Messie tel qu'Israël le rêvait. Niera-t-on que cela soit possible ? Nous poserons alors nous-même une question : Comment concevez-vous que Dieu ait pu révéler à Jean un Messie tel qu'il nous le dépeint dans ses premiers discours, quand ce Messie devait avoir un rôle si différent de celui que nous annonçons le précurseur ?

Pour nous, Jean-Baptiste a donc dépassé, au début de sa carrière, la révélation divine, en s'inspirant de prophéties qui toutes contenaient, mêlées à un élément de vérité, les espérances ambitieuses du peuple d'Israël.

Une révélation nouvelle avait pourtant été faite à Jean-Baptiste ; mais combien elle était mystérieuse, obscure ! Tant que Jean fut en contact avec Jésus, il ne s'inquiéta pas de pénétrer tous les mystères. La personne du Seigneur absorbait toutes ses pensées ; mais quand il fut séparé de lui, et jeté en prison, le contraste entre ce qu'il avait annoncé et ce qui se réalisait, s'imposa, et Jean-Baptiste douta. Il avait annoncé un triomphe, un jugement, un baptême d'esprit, — il ne les voyait pas. Partout, obscurité, mystère ; et l'on s'étonnerait de la mission dont Jean-Baptiste chargea deux de ses disciples ?

Gardons-nous de façonner au gré de notre imagination et de nos désirs les hommes dont Dieu s'est servi pour accomplir de grandes tâches. Ne les condamnons pas à cause de cela à perdre une humanité que Dieu respecta toujours. Quand les critiques, en présence des

témoignages de Jean-Baptiste et de son doute subséquent, déclarent ne pas pouvoir concilier les deux choses ; qu'ils se rappellent l'incrédulité des frères de Jésus ¹, et celle de ces disciples de Jean qui, après avoir entendu les témoignages rendus par leur maître à Jésus, viennent lui dire : « Maître, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, auquel tu as rendu témoignage, le voici qui baptise, et tous vont à lui, » ² montrant par ces paroles combien peu profondément ces témoignages avaient pénétré dans leur cœur. Qu'ils se rappellent enfin ce qui se passe pour les chrétiens d'aujourd'hui, plus éclairés pourtant que ne l'était le précurseur.

Peu de temps après la mission des disciples de Jean vers Jésus, un drame se déroulait dans la forteresse de Machéronte ³ ; une occasion inespérée venait de s'offrir à Hérodiade de satisfaire sa haine contre Jean-Baptiste. Salomé, sa fille ⁴, enfant de son premier mariage avec Philippe, frère d'Hérode, ayant dansé pendant un festin qu'Hérode donnait à l'occasion de son jour de naissance, plut au roi qui, échauffé probablement par le vin, promit avec serment à la jeune fille de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait, jusqu'à la moitié de son royaume.

Salomé consulta sa mère ⁵ ; l'offre en valait la peine, et Hérodiade la poussa à demander la tête de Jean-Bap-

1. Jean VII, 5.

2. Jean III, 26.

3. Matt. XIV, 6-12, Marc VI, 21-29. Cf. Luc IX, 9.

4. Josèphe, *Antiquités*, XVIII, 5, 4.

5. D'après Matthieu, la mère aurait prévu la scène, et avait déjà averti Salomé de ce qu'elle aurait à demander.

Baptiste. Mais il ne fallait pas perdre de temps, et elle exigea qu'on l'apportât aussitôt dans cette salle d'orgie, et sur un plat, peut-être même sur un plat enlevé à la table du festin. Le roi fut attristé, mais il avait promis ; les convives étaient là, et la jeune fille tenait à cet accomplissement de la promesse. Un garde descendit dans le cachot de Jean-Baptiste, et quelques instants après, remettait à Salomé sur un plat, la tête sanglante de l'homme de Dieu qui avait fait trembler sa mère. Et voilà tout ce que rapporte l'histoire évangélique sur Jean-Baptiste, depuis la mission dont il avait chargé ses disciples.

A cette sobriété que nous pouvons regretter et qui nous laisse en face d'une mort tragique, sans même le rayon de lumière qu'aurait jeté la foi du précurseur sur l'heure sombre de son martyre, ne nous sera-t-il pas permis de suppléer en finissant, par quelques paroles d'espérance, d'une espérance qui a sa raison d'être.

Prophète fidèle, témoin fidèle, et fidèle prédicateur de la morale, Jean-Baptiste a été un homme de Dieu. Il fut l'exemplaire le plus remarquable de ce que pouvait être l'homme de Dieu de l'Ancienne Alliance. Il ne vécut pas assez pour pénétrer le mystère de la Nouvelle, pendant la période active de sa vie. S'il eût vécu, disons-le, il l'aurait pénétré ; mais, dépositaire comme il l'était des plus magnifiques révélations divines, comment supposerons-nous que le serviteur, au moment où il avait le plus besoin de son Maître, pût être abandonné par lui ? A la question qu'il avait adressée à Jésus, le Seigneur avait répondu de façon à relever sa foi : « ... Les

aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. »

Cette réponse était tout ce que pouvait désirer Jean-Baptiste : par elle, il apprenait que Jésus était bien le Messie ; le Seigneur lui rappelait, d'une façon pleine de douceur, deux prophéties ¹ qui, se trouvant dans le prophète dont Jean-Baptiste s'était, semble-t-il, le plus inspiré, n'auraient pas dû être négligées par lui. Tu as cité, veut dire Jésus, toute une série de prophéties ; il y en avait une autre qui aurait dû te frapper et que tu n'aurais pas dû oublier. Le Seigneur ajouta encore, il est vrai, une parole, sévère peut-être, mais pénétrante, et destinée à dissiper complètement les illusions qui pouvaient subsister dans l'âme du précurseur sur le Messie : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas en moi. »

Pour annoncer l'Evangile aux pauvres, ne faut-il pas se rapprocher d'eux ? Me rapprocher d'eux, c'est une manifestation d'humilité et d'amour, je n'en veux pas d'autre : heureux celui qui ne se scandalisera pas d'une telle messianité !

Nous aimons à croire qu'à l'heure de sa mort, fortifié par ces paroles du Sauveur, et éclairé en ce dernier moment par la lumière divine qu'il avait vue briller à tant d'autres heures de sa carrière, Jean-Baptiste était un croyant.

1. Esaïe XXXV, 5, 6. LXI, 1 et suiv.

CONCLUSION

Nous avons essayé de montrer, dans le cours de notre étude, de quelle façon on pouvait s'expliquer le rôle, le caractère et l'attitude de Jean-Baptiste en face de Jésus-Christ, d'après les renseignements qui nous étaient fournis par nos quatre Evangiles. Toute la question est de savoir si le portrait que nous avons tracé du précurseur est bien le portrait d'un homme, et non pas un portrait de fantaisie, produit de notre imagination. Notre conception de Jean-Baptiste est-elle admissible? Alors nous sommes satisfait, car il n'en faut pas plus pour mettre d'accord les deux relations que nous cherchions à concilier. Il ne nous reste plus maintenant qu'à comparer le jugement que nous avons porté sur Jean-Baptiste avec celui que Jésus lui-même prononça sur le précurseur.

Les paroles du Seigneur, à cette occasion, ont pour nous une importance capitale; non seulement à cause de leur indiscutable authenticité, mais encore parce qu'elles émanent de celui qui avait connu le précurseur et qui, mieux que tout autre, était capable de le juger. Dans le cas où notre opinion sur lui, ne correspondrait

pas à celle de Jésus, nous serions le premier à refuser toute valeur à notre travail.

Lorsque les envoyés de Jean quittèrent Jésus, celui-ci, voulant à la fois rendre hommage à son précurseur et expliquer à tous ceux qui l'avaient entendue la dernière parole de son message, parole qui était un jugement, commença le magnifique discours rapporté par Matthieu et Luc : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? ¹ »

Faire l'exégèse de ce morceau admirable de couleur, de vie, d'éloquence et de profondeur, nous entraînerait trop loin ²; et nous nous contenterons de dégager du discours, en nous bornant à l'examen de quelques versets, tout ce qui peut nous éclairer sur Jean-Baptiste.

Ce que vous êtes allés voir au désert, s'écrie Jésus, c'est un prophète, « oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète, » car il a été lui-même annoncé comme précurseur du Messie. Aussi « parmi ceux qui sont nés de femme, il n'y en a pas qui soit plus grand que Jean; et cependant, le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. »

Le plus grand parmi tous les prophètes, par la place qu'il occupe dans l'histoire de la révélation et par le rôle qu'il joue, Jean-Baptiste est donc resté un homme de l'Ancienne Alliance, avec la gloire de s'être tenu au seuil de la Nouvelle. Mais ce seuil, il ne l'a pas franchi, et une telle distance sépare l'Ancienne de la Nouvelle

1. Matt. XI, 7, 20, Luc VII, 24-35.

2. Nous ne saurions trop recommander à ce propos la lecture de l'étude que fait M. Godet de tout ce passage dans son excellent commentaire de Luc, auquel nous avons fait tant d'emprunts. *Saint Luc*, 3^e édit., t. 1^{er}, p. 476-491.

Alliance que le plus petit d'entre les enfants du royaume de Dieu dépasse, non par sa grandeur morale ou par sa vertu, mais par sa connaissance et ses privilèges, Jean-Baptiste, le plus grand dans l'Ancienne Alliance ¹. Ainsi Jésus déclare de la façon la plus formelle que Jean-Baptiste n'était pas un chrétien. Pourquoi donc ne l'était-il pas ? Sa vie présenterait-elle plus de tâches que celle d'un disciple du Sauveur ? Aurait-il moins travaillé que l'un d'eux à l'établissement du règne de Dieu ? Non pas, certes ! Mais pour s'expliquer le jugement du Seigneur, il faut se rappeler cette parole : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas en moi. »

On n'est chrétien que par la foi, et la foi du chrétien c'est la foi au Christ crucifié. Les paroles de Jésus ne nient point que Jean-Baptiste ait reconnu en lui l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ; elles nient que le précurseur ait vu en lui, l'Agneau de Dieu qui meurt pour le péché du monde.

1. Il est intéressant d'étudier les paroles du Seigneur rapportées par Matth., IX, 16, 17. Marc, II, 21, 22. Luc, V, 36, 39, à propos du jeûne des disciples de Jean-Baptiste. On y trouvera à la fois un renseignement précis sur les idées qui étaient restées celles de Jean-Baptiste et une preuve indirecte de la position qu'avait prise Jean-Baptiste vis-à-vis de Jésus. Il s'était dit l'ami de l'époux. Pour être véritablement ami de l'époux, il fallait être de ceux qui avaient mieux compris l'œuvre que Jésus était venu accomplir.

Vu, le Président de la soutenance,

A. SABATIER.

Vu, le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

*Vu et permis d'imprimer : le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	1
INTRODUCTION.....	3

PREMIÈRE PARTIE

JEAN-BAPTISTE PROPHÈTE DANS LES SYNOPTIQUES

Chap. I. Vocation.....	13
— II. Prophétie et baptême.....	22
— III. Baptême de Jésus.....	39

DEUXIÈME PARTIE

JEAN-BAPTISTE TÉMOIN DANS LE QUATRIÈME ÉVANGILE

Chap. I. Nouveau rôle de Jean-Baptiste.....	51
— II. Les témoignages.....	59

TROISIÈME PARTIE

LA PRISON DE MACHÉRONTE

Chap. I. Emprisonnement de Jean-Baptiste.....	87
— II. Le doute de Jean-Baptiste.....	92
CONCLUSION.....	112

